

N° 13 - 15-21 Avril 1921

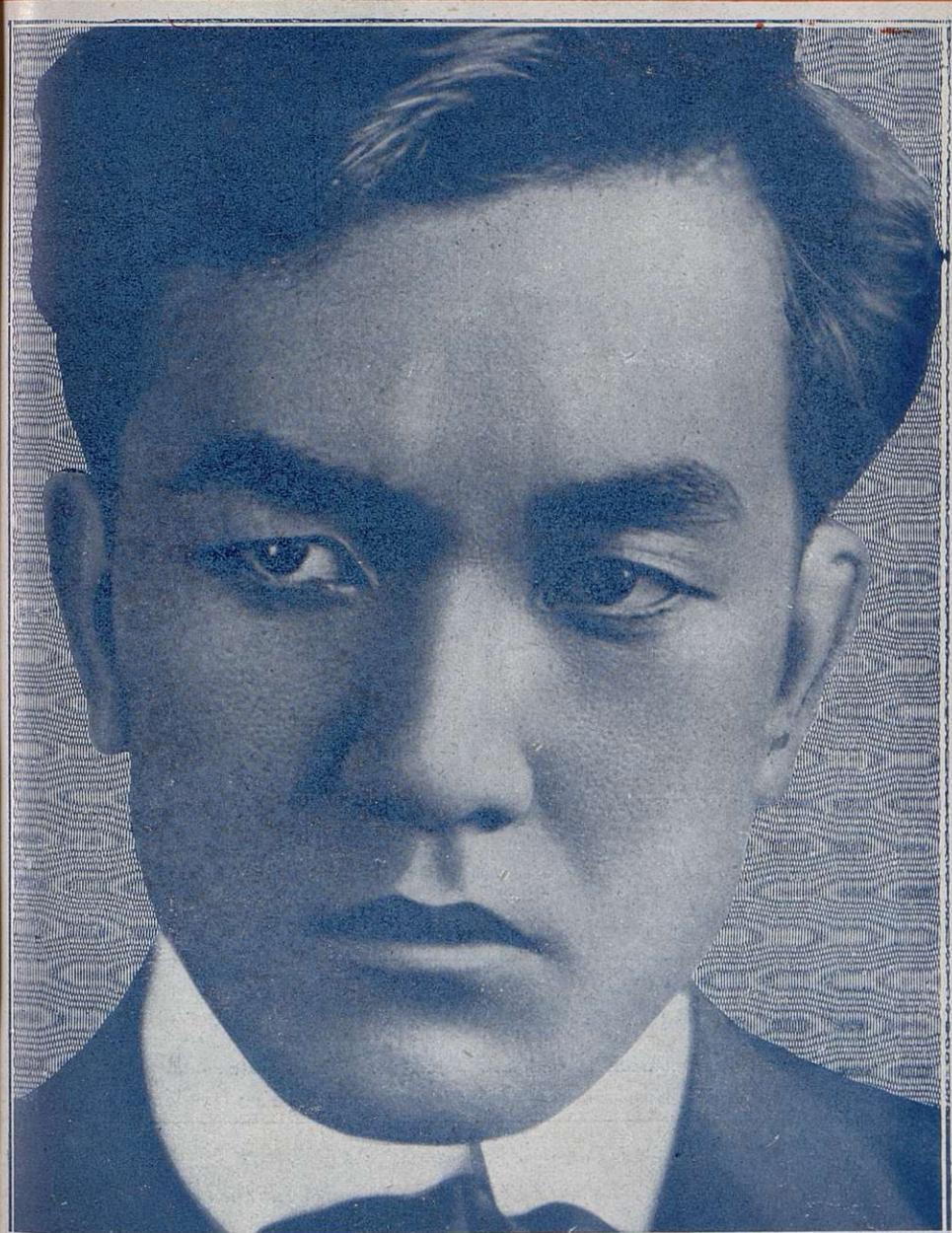
LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro
le 2^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



SESSUE HAYAKAWA

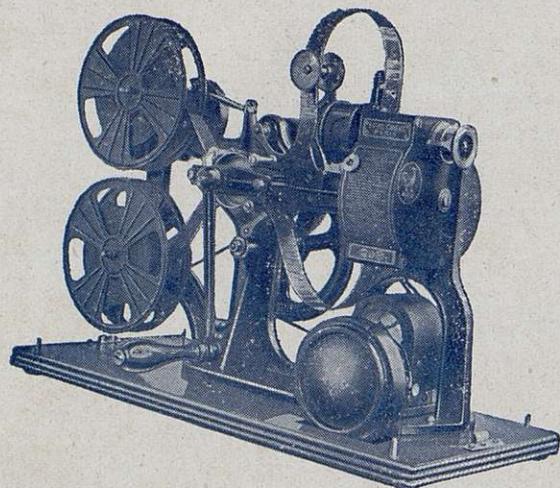
Le remarquable tragédien de FORFAITURE.

LA PLUS BELLE DISTRACTION LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGRAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGRAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
.. .. Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr.

N° 13

Du 15 au 21 Avril 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs	ABONNEMENTS
France	Un an 40 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél.: Gutenberg 32-32	Étranger Un an 50 fr.
	Six mois 22 fr.	(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Six mois 28 fr.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Dans leurs nombreuses lettres nos lecteurs, se montrent friands de tout ce qui touche à leurs artistes favoris. Pour leur donner satisfaction, nous avons ouvert cette enquête indiscrète. Nous ne pouvons mieux les renseigner qu'en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Voici la réponse de Régina BADET, qui, après avoir triomphé au théâtre, provoque en ce moment les applaudissements avec sa belle création de "Maître Evora".

RÉGINA BADET

Votre nom et prénom habituels ? — *Badet Régina.*

Votre petit nom d'amitié ? — *Gino.*

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *Sadounah.*

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Sapho.*

Aimez-vous la critique ? — *Oui, quand elle est juste.*

Avez-vous des superstitions ? — *Hélas !*

Quelles sont-elles ? — *Trop nombreuses pour les résumer dans une ligne.*

Quel est votre fétiche ? — *Une tomate.*

Votre nombre favori ? — *21.*

Quelle nuance préférez-vous ? — *Le rose.*

La fleur que vous aimez ? — *La rose.*

Votre parfum de prédilection ? — *Le mien.*

Fumez-vous ? — *Beaucoup.*

Aimez-vous les gourmandises ? — *Oui.*

Lesquelles ? — *Les chocolats, mais ils me détestent.*

Votre devise ? — *Va toujours !*

Le prénom que vous auriez préféré ? — *Marie.*

Quelle est votre ambition ? — *Mourir vite.*

Quel est votre héros ? — *Ils sont trop nombreux, je ne veux pas faire de jaloux.*

A qui accordez-vous votre sympathie ? — *Aux animaux, aux fleurs des champs, qui répondent à leur manière.*

Avez-vous des manies ? — *Comme tout le monde.*

Etes-vous fidèle ? — *Oh ! oui.*

Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — *Tous.*

Si vous vous reconnaissez des qualités... quelles sont-elles ? — *Aucune.*

Quels sont vos auteurs favoris, écrivains, musiciens ? — *Flaubert, Baudelaire, Beethoven, Chopin, Balzac, Maupassant.*

Votre peintre préféré ? — *Rem !*

Quelle est votre photographie préférée ?
— *Je n'en ai pas, mais à mon retour à Paris, j'irai poser spécialement pour Cinémagazine.*



Régina Badet

NOS CONCOURS

VOS ÉTOILES PRÉFÉRÉES

- 1° Quels sont vos dix artistes préférés ?
- 2° Quelles sont vos dix artistes préférées ?
- 3° Quelles sont les raisons de votre préférence ?
- 3° Quelle est celui ou celle qui incarne le mieux votre idéal ?

Exemple :

- | | | | |
|----------------|------------------------------------|----------------|---|
| 1 ^o | 1 ^{er} Douglas Fairbanks. | 2 ^o | à cause de son sympathique sourire. |
| | 2 ^e Fanny Ward. | | pour le charme qui se dégage de toute sa personne. |
| | 3 ^e Charlot. | | parce qu'il est le plus amusant des comiques. |
| | 4 ^e Huguette Duflos. | | parce qu'elle est la plus gracieuse des vedettes. |
| | 5 ^e Signoret. | | parce qu'il compose avec talent ses rôles. |
| | 6 ^e Pina Menichelli. | | à cause de son beau tempérament dramatique. |
| | 7 ^e Mary Pickford. | | parce qu'elle est la grâce jeune et naturelle. |
| | 8 ^e Pearl White | | en qui je vois la plus complète des interprètes du film d'aventures. |
| | 9 ^e Sessue Hayakawa. | | dont les jeux de physionomie sont uniques. |
| | 10 ^e Mathot. | | parce qu'il incarne ses personnages comme s'il les vivait réellement. |

Chaque concurrent indiquera dans l'ordre de préférence les noms des artistes qui lui plaisent le mieux, sans s'occuper de ceux que nous citons ici, au hasard, comme exemple.

3° C'est Cresté qui incarne le mieux mon idéal.

Prix :

Lorsque les réponses à ce referendum nous seront parvenues (dernière limite 25 avril), nous en extrairons celles qui nous paraîtront les plus originales et intéressantes, nous les classerons et nous attribuerons les prix suivants aux cinq premières qui seront, en outre, publiées dans *Cinémagazine*.

LISTE DES PRIX :

- | | |
|---|---|
| 1 ^{er} Prix. Bon pour une séance de prise de vue dans un studio parisien où le gagnant sera filmé, ou Dix grandes photographies des vedettes de l'écran. | 2 ^o Prix. Six photographies des vedettes de l'écran. |
| | 3 ^o — Un abonnement d'un an à <i>Cinémagazine</i> . |
| | 4 ^o — Un coffret de parfumerie. |
| | 5 ^o — Un abon ^t de six mois à <i>Cinémagazine</i> . |

PETITE CORRESPONDANCE

Félix V. — Nous ne savons pas encore si ces cinés-romans seront publiés en feuilletons. *Le Château des Fantômes* aura 12 épisodes. — *Théda-Bara* : Fox Studios, 1401 Western Avenue, Los Angeles, nationalité américaine.

Jupiter. — *June Caprice* : Albert Capellani, Productions Solex Studio Fort-Lee (New-Jersey).

Y. J. Bordeaux. — René Cresté : 186, boulevard Carnot, à Nice. Oui. Charlie Chaplin : 1416, La Brea, Avenue, Los Angeles (Californie). Comment voulez-vous que nous répondions à une question pareille ?

Joseph et Victor. — (Voir ci-dessus.)

V. D. — 1^o William Farnum : Fox Studios, 1401, Western Avenue, Los Angeles ; — 2^o Mollie King est son nom véritable ; née dans le quartier de Manhattan, à New-York, en 1898.

Georges Bonnefoy. — Auteur de scénarios ou scénariste.

Une admiratrice de notre grande Suzanne. — Notre numéro 8 donne la biographie de Suzanne Grandais ; vous y trouverez ce que vous demandez.

Ninon. — Jean Dax, 36, rue de Penthièvre, à Paris ; en lui écrivant, il vous répondra peut-être.

X... old Foreigner. — 1^o Se faire agréer par un metteur en scène ; — 2^o costume de ville, oui, travestis, non ; — 3^o le scénario est le canevas d'un film ; — 4^o l'un et l'autre.

Paul Hisson. — M. Guy de Téramond est l'auteur de ce film.

Bobby. — 1^o Ce sera fait ; 2^o non, ce n'est pas sérieux, ne vous embarquez pas par là ; 3^o nous en reparlerons, en effet.

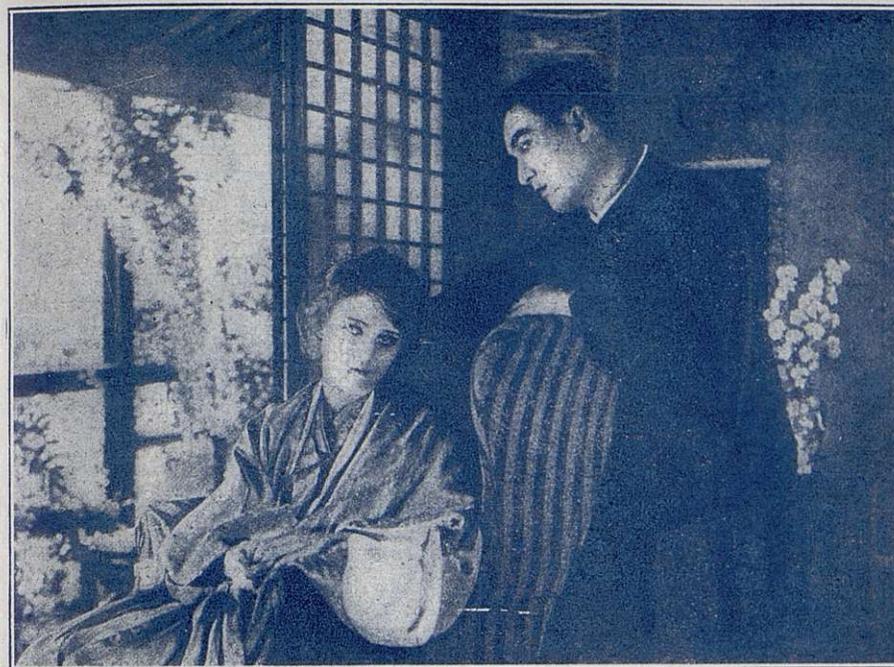
Un petit diable. — 1^o Je ne crois pas que cette artiste parle notre langue ; 2^o Mme Fanny Ward, 114, Avenue des Champs-Élysées ; 3^o oui, elle est mariée et mère de deux enfants.

Chalantre. — Mme Emmy Lynn, à la Select Pictures, 8, boulevard de Clichy ; Mme Claude Mérelle, Etablissements Pathé, rue du Bois, à Vincennes ou, encore, Vera Sergine.

Danseur du Roy. — 1^o *Le Feu* est sa meilleure création. Adressez-lui votre lettre à la Cinés, à Rome ; 2^o ignorons la seconde adresse demandée.

E. F. — Ecrivez-lui aux films Eclipse, 94, rue Saint-Lazare.

Voir la suite page 30



LE TEMPLE DU SILENCE

Cliché Phocée

SESSUE HAYAKAWA

Cet artiste d'un talent expressif si rare apparut pour la première fois sur les écrans parisiens dans *Forfaiture* (*The Cheat*). D'emblée, il fut justement sacré grande vedette, et depuis il suffit de savoir que le principal rôle d'un film est tourné par Sessue Hayakawa pour que ce film soit justement considéré comme une superproduction cinématographique.

Que de stupidités n'a-t-on pas dit sur Sessue Hayakawa dont on ne connaissait rien, sinon qu'il était Japonais !... ou, du moins, qu'il semblait l'être, car il est des gens qui, en présence d'un talent si équilibré, d'un jeu si étudié, ont osé affirmer que Sessue Hayakawa était le pseudonyme d'un acteur européen habilement grîmé. Et c'est un grief que l'on doit faire à tous les exportateurs, à tous les loueurs de films étrangers qui, en général, ne tiennent aucun compte des notices biographiques dont sont accompagnés les films.

Ici, à New-York, si l'artiste vedette a la principale place sur l'affiche, tous les autres interprètes sont honorablement cités selon leurs rangs et leurs mérites.

Des quelques films français qui sont

venus aux Etats-Unis, nous ne connaissons que le principal interprète et il nous a toujours été impossible de savoir par quels bons artistes étaient tenus les autres rôles. Ce sont de mesquines coutumes que nous ne pouvons que déplorer.

Mais revenons à Sessue Hayakawa dont on a très justement magnifié les rares qualités en semblant lui faire un honneur de ne pas être artiste professionnel !... Quelle erreur !... lorsque Sessue Hayakawa tourna en 1914, son premier film, *La Colère des Dieux* (*The Wrath of The Gods*), il avait déjà joué tous les principaux rôles des répertoires de Shakespeare et d'H. Ibsen.

Cet artiste, qui est venu du théâtre à l'écran, est né à Tokio, le 10 juin 1889. Issu d'une très bonne famille, il fit de sérieuses études qui le conduisirent jusqu'au seuil de l'École Navale de la Marine impériale japonaise. Mais son oncle, qui fut un artiste de talent ayant joué, avec la célèbre tragédienne japonaise Sada Yacco, que nous avons vue en 1900, pendant l'exposition universelle de Paris, était alors le directeur d'un des principaux théâtres de Tokio ; et, en contact quotidien avec de



POUR L'HONNEUR DE SA RACE,
AVEC LA SIGNATURE DE S. H.

nombreux artistes, le jeune Sessue fut entraîné vers cette carrière artistique, où, par la suite, il devait se faire une place des plus remarquables, qui honore autant l'artiste sympathique que le pays dont il est justement une des célébrités.

Sessue Hayakawa débuta dans de tous petits rôles, auprès de Sada Yacco qui, par la suite, l'emmena avec elle en tournée aux États-Unis.

L'éminente tragédienne faisait alors connaître les principales œuvres des poètes japonais à la Société américaine, qui, tout en ayant une certaine aversion pour les Japonais, ne pouvait s'empêcher d'admirer toutes les merveilles d'art qu'évoquait à leurs yeux, en des décors de rêve, Sada Yacco, qui fut non seulement une artiste de tout premier ordre, mais aussi une réalisatrice de spectacles d'art, dont se sont souvent inspirés autant au théâtre qu'à l'écran, tous ceux qui l'ont suivie dans la voie qu'elle avait tracée.

Pendant que Sada Yacco faisait connaître les chevaleresques légendes des Samourai, Sessue Hayakawa conçut le hardi projet de propager au Japon les principales œuvres classiques anglaises, et tout particulièrement Shakespeare.

Il prit ses inscriptions à l'Université de Chicago et y étudia l'anglais, non tel que le parlent quelques frivoles européens, mais aussi sérieusement que s'il eut voulu devenir docteur ès lettres.

Que nous voilà loin de la stupide et mal intentionnée légende prenant Sessue Hayakawa à bord d'un « Transpacifique » où il aurait été steward !...

De retour au Japon, Sessue Hayakawa forma avec les éléments de la troupe de Sada Yacco, une compagnie de jeunes artistes avec lesquels il interpréta toutes les pièces du répertoire de Shakespeare, dont il s'était particulièrement réservé les rôles d'Hamlet, d'Othello et du roi Lear.

Pour ne pas heurter de front les us et coutumes des mœurs japonaises, les textes étaient à peine modifiés, mais les artistes jouaient en costumes japonais, et dans des



FILS D'AMIRAL Cliché Phocéa

décors qui étaient remarquables par leur symbolisme rudimentaire, ou, tout simplement, par la religion du souvenir des traditions, dont Sessue Hayakawa et tous ses artistes honoraient la mémoire du chanfre de Stratford, dont ils menaient, eux aussi, mais à travers le Japon, la vie errante et bohème.

Toute jeune, puisqu'elle jouait auprès de Sada Yacco des rôles d'enfants, Tsuru Aoki, qu'il devait épouser plus tard, était la seule artiste du sexe féminin faisant

Dès ses premiers bouts d'essai, Thomas H. Ince était fixé. Il avait découvert en Sessue Hayakawa, un précieux artiste qui fut de suite engagé par la Paramount Artcraft, pour trois ans, de 1915 à 1918.

C'est pendant cette période de trois ans que dans cet ordre chronologique furent tournés : *The Bottle Imp*, *Alien Souls* (*Ames d'étrangers*), *The Cheat* (*Forfaiture*), *Honorable Friend*, *Each to his kind*, *The Soul of Koura-San* (*L'Âme de Koura-San*, que Pathé va présenter en France),



FILS D'AMIRAL

Cliché Phocéa

partie de la troupe de Sessue Hayakawa.

Après quelques années d'un travail opiniâtre, Sessue Hayakawa retourna en Amérique avec tous ses artistes. Il débuta au théâtre du quartier japonais de San-Francisco, dans le *Typhon*.

Son succès fut tel qu'il franchit bien vite les limites sociales de la colonie japonaise, et toute la société américaine voulut voir « le Japonais ».

Ayant jugé que son jeu sobre, que son talent de composition feraient merveille à l'écran, Thomas H. Ince l'engagea à se consacrer à l'art naissant de la cinématographie américaine, et lui fit tourner *Le Typhon*, que nous avons vu en France sous le titre de *L'Honneur Japonais*.

The Jaguar claws (*El Jaguar*), *Forbidden Paths*, *Hashimura Togo* (*Hara-Kiri*), *The call of the East* (*Œil pour œil*), *The white man's law* (*Un Drame au pays de l'ivoire*), *The secret game*, *The brave way* (*Le sacrifice de Tamura*), *Hidden Pearls* (*La blessure qui sauve*), *The Honor of his house* (*Soupçon tragique*), *The city of dim faces* (*La voix du sang*).

De 1918 à 1920, Sessue Hayakawa fut engagé à la Mutual et il y tourna : *His Birth right* (*Fils d'Amiral*), *The Temple of Dusk* (*Le Temple du crépuscule*), *A Heart in Pawn* (*Amour de Geisha*), *Bonds of honor* (*Pour l'honneur de sa race*), *The courageous coward*, *His debt*, *The man beneath*, *The gran horizon*, *The dragon*

painter, *The Tong man (Le Lotus d'or)*, *The illustrious Prince (Le Prince mystérieux)*, *The Brand of Loper*, *The Devil's claim*.

Depuis septembre 1920, Sessue Hayakawa a été engagé comme « producer » par la Robertson Cole, afin de tourner quatre films par an. Il aurait déjà terminé : *Li-Ting-Lang*, *An Arabian Knight* et *The First Born*.

Alors que subissant les suggestions des petites rampes des théâtres à côté, la plupart des metteurs en scène européens, aiment à nous présenter sur l'écran, dont ils oublient l'universalité, une société plus que décadente, Sessue Hayakawa n'a jamais interprété que des rôles où sont mises en relief les qualités chevaleresques de la race japonaise.

Même dans *Forfaiture*, si l'on va au fond du sujet, la véritable coupable c'est Mme Hardy, si bien interprétée par Mme Fanny Ward, dont le marchandage tacite, est seul malhonnête, car après avoir promis « une compensation offerte », elle la refuse dès qu'elle en peut rembourser le prix. Le titre « cheat » tromperie, s'adresse plus dans l'idée d'Hector Turnbull, l'auteur du scénario, à la duplicité féminine qu'au geste de violence d'un amoureux bafoué.

Sessue Hayakawa est plutôt grand pour un Japonais, il a un mètre soixante-six. Sa physionomie qui semble tragique, ou tout au moins sévère, est des plus douce. Dans toute l'acception du mot, c'est un sportif, et, dans la lutte, le jiu-jitsu n'ayant pas de secret pour lui, c'est un redoutable adversaire.

Pendant ses loisirs, il écrit beaucoup, soit

en japonais, soit en anglais, et de plus, il dessine fort agréablement. Dans une des plus jolies maisons d'Hollywood, véritable musée de l'art japonais, il mène une vie très retirée avec sa femme, Tsura Aoki, dont dans *Le Sacrifice de Tamura*, par exemple, nous avons remarqué le talent expressif. C'est un couple charmant et des plus unis, ayant sa place toute marquée parmi les nombreux artistes cinématographistes américains, qui, au grand étonnement des artistes de théâtre, mènent une vie de famille des plus familiales.

Les conceptions artistiques de Sessue Hayakawa se résument en ces mots : « Pour bien interpréter un rôle, il ne faut pas le jouer, il faut le vivre.

Je terminerai en citant ces quelques mots d'un critique américain : « Sessue Hayakawa est un poète sportif et un athlète intellectuel, c'est un artiste raffiné, mais aussi un acteur brutal. On ne sait chez lui où commence son talent qui

est complet, ni quand se manifeste un tempérament remarquablement doué. Il a de terribles gestes de fauves, et des regards si profondément humains que même leur reproduction sur l'écran vous trouble comme si c'était véritablement lui qui vous fixait. »

Si vous voulez lui faire part de votre admiration pour son grand talent, vous pouvez lui écrire : *Robertson-Cole studios, Melrose avenue and Gower street, Hollywood, California (U. S. A.)*.

WILLIAM BARRISCALE

DANS UN PROCHAIN NUMÉRO
PEARL WHITE ET SIGNORET



Cliché Phocéc

LE TEMPLE DU CRÉPUSCULE

L'ÉCRITURE-LANGUE UNIVERSELLE

J'ai assisté à la première représentation de cinématographe qui fut donnée à Paris, dans une cave des boulevards... C'est une chance que j'ai eue ainsi, dans ma vie, d'être présent à l'éclosion de quelques-unes des plus étonnantes inventions de ma génération... J'ai comme une idée que cette chance est comme toutes les chances qui n'arrivent qu'à ceux qui ont le goût de les chercher... Le hasard tient beaucoup moins du hasard que les gens qui y croient, ne le croient !

A cette première représentation, la projection ne fut pas fameuse... L'écran dansait, papillottait... L'image avançait par petites secousses...

On entendit alors des réflexions spirituelles et stupides. Les hommes d'esprit, qui sont si souvent des sots, réussirent quelques réparties qui amusèrent beaucoup. Ils se moquèrent de l'invention avec une verve étincelante... Il ne reste rien de ces hommes d'esprit, pas même leur esprit. Le cinématographe, lui, a fait la conquête de l'univers !

J'avais, à ce spectacle, comme voisine, une artiste qui régla la chose en six mots : « Bon pour la fête de Neuilly ! » Elle s'étonnait de mon attention. Et quand je lui dis : « Nous assistons à un des moments les plus extraordinaires de l'humanité. La langue universelle est trouvée », elle me regarda avec des yeux tout ronds. Pour moi, c'était l'essentiel de l'expérience ; et j'avais la révélation que, dans cette cave, germait une petite idée qui allait conquérir le monde.

Aujourd'hui, les gens qui pensent : « Bon pour la fête de Neuilly » sont encore nombreux. Je ne jurerais pas que beaucoup de cinématographistes n'en soient encore là. Je veux dire que leur mentalité est telle qu'ils ne pensent autrement que parce qu'ils vivent du cinéma. Ils auraient une autre opinion s'ils étaient épiciers...

Dans le fond, le cinéma a mal débuté, parce qu'il a commencé par où il eut dû

finir. Le spectacle n'est qu'un tout petit coin de son domaine ; mais cette parcelle a été si brillamment illuminée, avec un tel luxe de bruit, de musique, qu'on n'a plus vu le reste qui était beaucoup plus important.

J'ai été un de ceux qui ont lancé l'idée que le cinéma était une invention aussi importante que celle de l'imprimerie dont il n'est qu'une autre forme. Elle fait, petit à petit, son sillon quoiqu'il soit quasi impossible, à celui qui ne connaît l'écran que par Charlot et Douglas Fairbanks, de s'en imprégner facilement. Je ne cesse de répéter que les frères Lumière, inventeurs du cinéma, qu'on peut

rencontrer passant paisiblement dans les rues de Lyon, doivent être appelés les frères Gutenberg, si on veut mesurer exactement ce que leur invention représente pour les hommes !

Cette imprimerie a sur l'ancienne un avantage énorme. Elle est universelle. L'écriture qu'elle trace se lit dans toutes les langues.

Prenons une phrase simple : *Charlot tire un coup de revolver*. Faites-la traduire en allemand, en anglais, en italien, en espagnol, en portugais, en hollandais, en russe,

en grec, en serbe, en bulgare, en tchèque, en turc, en persan, en chinois, en arabe, en indoustani, en sanscrit, en pracrit, en tamoul, et vous verrez si, sauf exception, vous y comprenez goutte. Mais regardez une image animée où l'on voit Charlot tirer un coup de revolver. Immédiatement vous avez compris. L'écriture est, du coup, devenue internationale. Le Persan et l'Arabe l'auront comprise comme vous. C'est que cette écriture n'est pas qu'une écriture. Elle est une écriture-langue. Elle est la renaissance, mais avec beaucoup de progrès, et c'est là, un fait capital, de l'idéographie ancienne.

L'écriture phonétique, c'est-à-dire celle qui représente des sons par des lettres n'a pas été la première que les hommes inventèrent pour prolonger la mémoire. Ils commencèrent par dessiner des images qui



Cliché J-urnal.

LES FRÈRES LUMIÈRE
INVENTEURS DU CINÉMA

représentaient leur pensée. Pour écrire un chameau, ils dessinaient un chameau. En somme, les rébus que publient encore quelques journaux illustrés forment une écriture établie sur un principe à peu près analogue, avec cependant le calembour en plus. Dans l'écriture hiéroglyphique des anciens Egyptiens, à côté des signes phonétiques, on pouvait employer aussi les images. On dessinait un homme pour signifier un homme, ou un petit croquis abrégé de l'homme.

Le cinéma est une écriture de ce genre qui parle ainsi à l'esprit par le seul intermédiaire des yeux, au lieu de l'atteindre par le moyen des yeux faisant lire un son qui passe d'abord silencieusement par l'oreille. Le cinéma a donc déjà, par ce seul fait, l'inconvénient des anciennes écritures à images avec lesquelles il était difficile d'enregistrer des idées générales et des pensées abstraites. J'ajoute cependant que le film peut remédier un peu à cette infirmité par l'opposition de deux images successives dont le contraste peut éveiller vite une abstraction. Il y a là un symbolisme tout spécial qui est né de la rapidité des images.

L'ancienne écriture idéographique n'a pu durer, au temps jadis, parce qu'elle était difficile, compliquée, d'erreur facile. Elle n'a pu résister aux coups de l'écriture phonétique qui est une perfection et a permis de pousser la pensée aux alliances d'idées les plus nuancées... L'immobilité des images la vouait au piétinement intellectuel.

Le succès universel du cinéma est venu de ce que l'écriture s'est mise à bouger. Le chameau dessiné a marché. Quand, à l'écran, devant un chameau qui marche, on demande à n'importe quel homme de n'importe quel pays, ce que représente l'image, il répond, *après avoir lu* : « C'est un chameau qui marche ». Il lui est complètement inutile de connaître la langue de celui qui a dicté ou écrit le scénario ou celle de l'opérateur. Il l'a comprise.

Mon Dieu ! je sais bien qu'en écrivant ces observations, j'enregistre ici des vérités qui paraîtront voisines avec celles de La Palice. Mais La Palice fut un très grand philosophe et il enseigna la seule façon de raisonner convenablement qui ait été donnée à l'homme, puisque tous les termes de ses pensées étaient réduits à ces sortes d'équations qui donnent la certitude mathématique. C'est, en m'aidant de ces vérités,

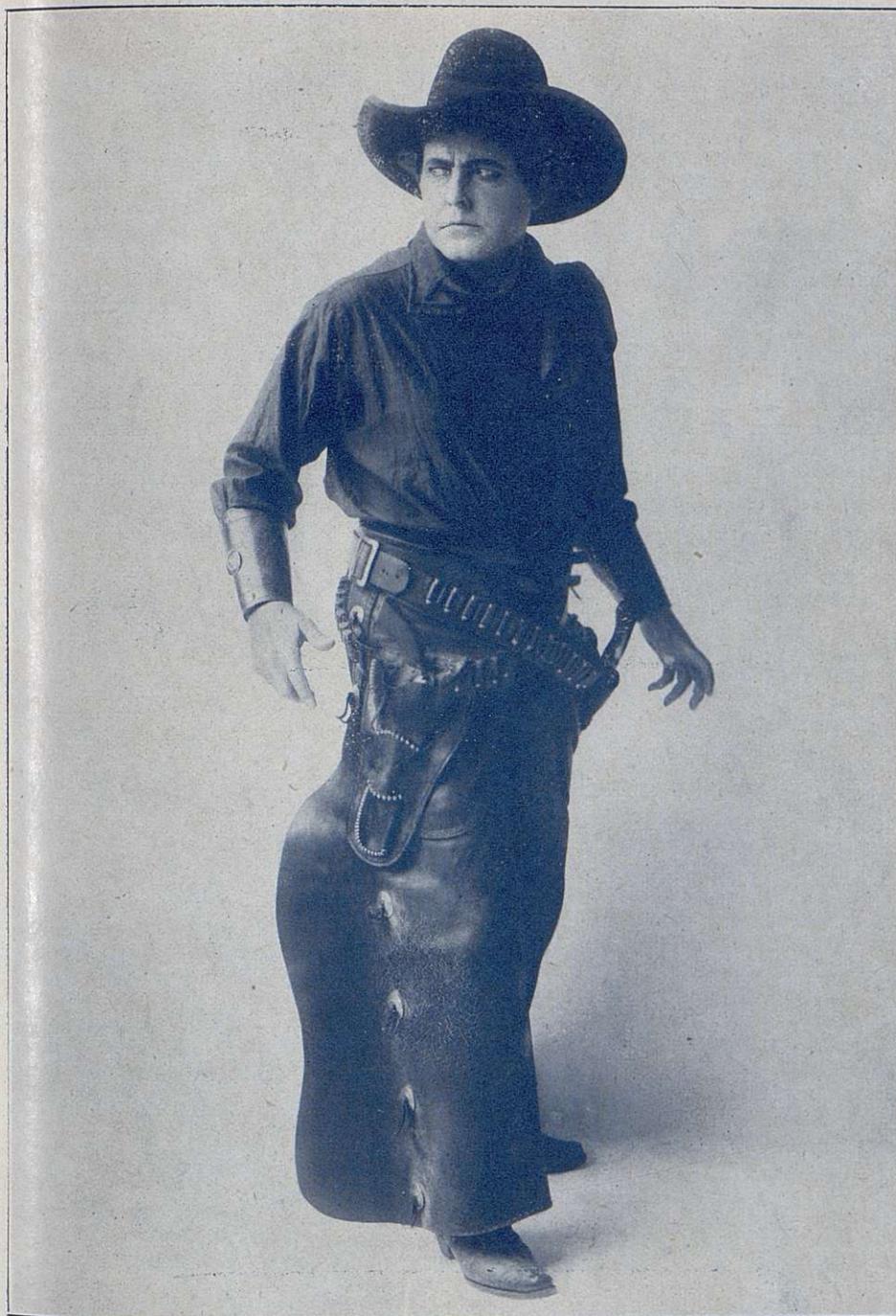
si élémentaires que personne ne les voit plus, que j'ai pu, dans une cave, il y a bien longtemps, m'enthousiasmer pour une invention qui n'éveillait, chez tant de Parisiens plus malins, que sourires et scepticisme !

Aujourd'hui, le cinéma se développe comme il fut prévu. Il est devenu un spectacle international parce qu'il n'a pas besoin de traduction. C'est sa force, et c'est son danger ; car le pays qui n'aura pas de films, sera un pays qui n'aura pas d'imprimerie internationale quand d'autres en auront une. Il passera fatalement au second plan des nations. Si on se rend compte que l'éducation par l'image animée fera avancer l'instruction d'un pas incalculable, la nation qui n'aura pas ses films à elle, édités selon son génie, sera, en face des autres, comme un peuple sans livres, en face d'un peuple fourni de bibliothèques. Il sera mûr pour la colonisation.

Ce sont ces considérations qui m'ont fait agir lorsque j'ai essayé d'ouvrir les yeux à nos gouvernants (et à nos cinématographistes ? !) sur le problème du cinéma français qui dépasse de beaucoup le champ étroit d'une prise de vue !... Parce qu'on n'a reconnu dans le cinéma qu'un spectacle plus ou moins forain, on a totalement méconnu sa valeur. On l'a accablé de taxes imbéciles dont les répercussions ont tué le film français au grand profit du film étranger. On n'y a vu que le drame policier, de fâcheux exemples, et on ne s'est pas rendu compte qu'il était aussi idiot de taxer, sans distinction, ni discernement, ni intelligence, jusqu'à 35 0/0 sur la recette brute, la projection cinématographique, que d'imposer à 350/0 du chiffre d'affaires un imprimeur, parce qu'il tire un roman feuilleton !...

Il nous faut notre imprimerie cinématographique internationale à nous ; il faut du film français, non pas seulement pour les amateurs de cinéma, mais pour la prospérité et la sécurité de ceux mêmes qui font les dégoûtés devant l'écran ! Il faut que l'« écriture-langue universelle », soit mise à la disposition des idées françaises ; et cette nécessité nationale a une autre importance vraiment que la liberté laissée au maire d'une ville, d'étouffer sous des taxes locales, le cinéma français, et, pour un petit intérêt municipal, de briser dans nos mains, une arme de portée universelle !

LOUIS FOREST



WILLIAM FARNUM

L'excellent artiste américain qui vient d'arriver à Paris et dont la maîtrise s'est affirmée en tant de rôles.

Cliché Fox

15 Avril 1921

Le Kinéboche pendant l'occupation de Bruxelles

Quand les Allemands arrivèrent à Bruxelles, le 20 août 1914, ils furent sincèrement (?) surpris de ne pas voir la population se précipiter à leur rencontre en criant : « Soyez les bienvenus ! »

Leur caractère a de ces naïvetés charmantes.

Décidés à aller souper à Paris, avant le 1^{er} septembre, ils s'installaient à Bruxelles pour y prendre l'apéritif...

« Certainement, s'étaient-ils dit, lorsque nous défilerons place de Brouckère, les bouquetières n'auront pas assez de fleurs à nous lancer. »

Ils restèrent stupéfaits de constater le contraire.

Ils combinèrent alors une remarquable fumisterie...

Installés dans les Ministères — baptisés désormais Kommandantur — de la rue de la Loi, ils dé-

crétèrent que toute la partie de cette rue qui va de la rue Royale à la rue Ducale serait « zone interdite » et, pour faire respecter ce décret, ils postèrent des sentinelles qui ne laissaient passer que les uniformes gris ou les civils porteurs d'une autorisation spéciale.

Alors, un beau matin, ils convoquèrent

tous les civils, membres de leur gouvernement ou employés de leurs bureaux qu'ils avaient sous la main et les prièrent de « faire la foule » sur les trottoirs de la zone interdite... Ils réunirent une partie des troupes de la garnison et les firent défilé musique en tête... Un habile metteur en scène cria à « la foule » :

« Hoch ! Hoch ! Enthousiasme ! »

Et les deux appareils cinématographiques qui fonctionnaient dans la rue, enregistrèrent cette vue reconfortante qui partit à Berlin, sous le titre : *La foule belge acclame les troupes allemandes.*

Ainsi, voit-on des comédiens s'écrier : « J'ai eu un succès fou ! » parce qu'ils ont bien payé la claque.

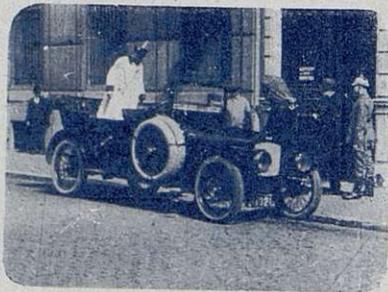
* * *

Dès le début de la guerre, les théâtres et cinés bruxellois avaient fermé leurs portes... Après quelque temps d'occupation, ils rouvrirent.

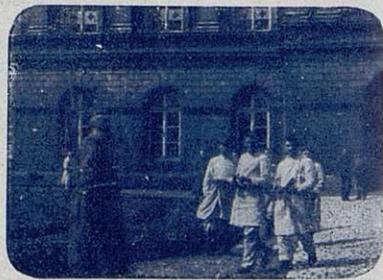
On vit alors, dans les cinémas, des choses extraordinaires... Le stock des films relativement récents ayant été rapidement épuisé, les directeurs se mirent à chercher dans leurs tiroirs, d'anciens films déjà oubliés.



HENNY PORTEN



Arrivée du courrier de Hollande à la légation hollandaise à Bruxelles.



Blessés alliés prisonniers au Palais des Académies à Bruxelles.

Et l'on vit des drames épouvantables remporter des succès de fou-rire, parce que leurs interprètes féminines étaient habillées à la mode de 1909 ou de 1908.

La mode féminine est une chose si extravagante que les élégantes de 1915 s'esclaffaient en voyant sur l'écran des toilettes qu'elles auraient trouvées du meilleur goût, six ou sept ans auparavant.

Mais les réserves des vieux tiroirs ne sont pas inépuisables et la série des drames comiques fut bientôt terminée.

Les cinémas ne pouvaient pas, tout de même, remonter jusqu'aux temps lointains, où l'on restait émerveillé de voir *L'arrivée d'un train dans une gare* ou *Une charge de cavalerie à Vincennes* ; les directeurs se décidèrent donc, sans aucun enthousiasme, à donner quelques films hollandais qui se distinguèrent d'ailleurs par une lourdeur et un manque d'intérêt remarquables.

Et puis, tout à coup, ce fut l'avalanche des films allemands. Le « général Gouvernement » qui, de jour en jour, s'organisait et se perfectionnait, s'était dit probablement : « Pourquoi ne plaçons-nous pas nos produits également dans les salles de spectacles ? »

Et sans doute obligea-t-il les exploitants de cinémas à projeter des films d'origine allemande, comme il obligea les directeurs de théâtres à donner des opérettes viennoises.

Le public fit d'abord la grimace... puis il s'habitua à ces drames policiers démarqués des romans anglais et à ces comédies légères — légèreté relative — démarquées des pièces françaises...

Si la plupart des interprètes mâles lui étaient nettement antipathiques à cause de leur aspect trop nettement boche, il apprit à connaître quelques « kino-königinnen » et même s'y intéressa.

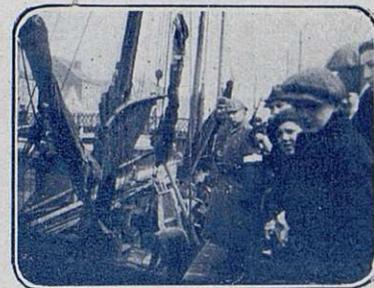
La brune Pola Negri et la blonde Henny Porten, par exemple, eurent de sincères admirateurs.

Mais si la façon de s'habiller des héroïnes des anciens films était amusante, les « légendes » qui soulignaient chaque vue des films boches l'étaient encore bien davantage.

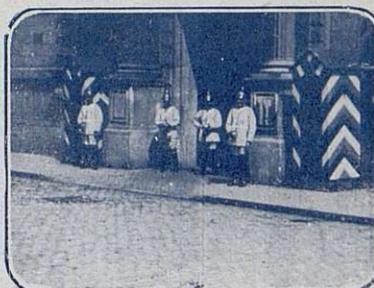
Les Allemands qui poursuivaient activement leur œuvre de séparation et qui rédigeaient leurs affiches : 1^o en allemand ; 2^o en flamand et 3^o en français, obligeaient les cinémas à projeter les textes explicatifs en flamand et en français. Peut-être les textes de ces films étaient-ils vraiment « explicatifs » en flamand... mais en français !! C'étaient des phrases extraordinaires que certainement les firmes de Berlin ou d'ailleurs faisaient rédiger par des Iroquois.

Un jour, « le représentant du parti des travailleurs » conduisant la dame de la maison dans la salle à manger, le « texte explicatif » vous annonçait froidement :

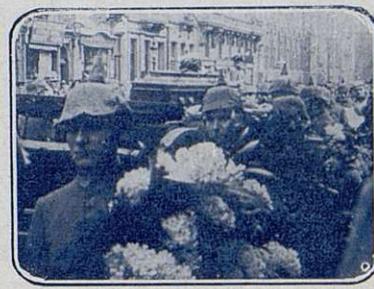
Le membre labouriste vous conduira sur la table.



La vie à Bruxelles : déchargement des vivres sous la surveillance d'un Poltzei



Les gardes blancs devant le palais du Gouverneur général, Place de la Liberté (Bruxelles).



Les funérailles du gouverneur Von Bissing. Sortie du Conservatoire à Bruxelles.



La gare du Nord occupée par les troupes allemandes, à Bruxelles.

Une autre fois, après une scène violente dans un jardin, une jeune veuve écrivait (sur l'écran) à son fiancé :

Je vais vous dire pourquoi je vous ai traité si durement sur la pelouse.

Et les enfants — car, en ce temps-là, les enfants belges pouvaient encore entrer dans les salles de cinémas — sortaient de là en se disant qu'en Allemagne on met les dames sur les tables et on trait les hommes sur les pelouses. Kolossal!

Pendant ce temps, les cinégraphistes belges, chômeurs par force, trouvaient le moyen (comme le prouvent



POLA NEGRI

les bouts de films reproduits ici et qui furent pris par M. L. Deboeck pour la Compagnie Belge des films H. de Kempeneer) de prendre, au nez et à la barbe des Allemands — des vues qui seront un précieux document pour l'histoire de l'occupation boche à Bruxelles.

Et pourtant, il était interdit d'avoir même un appareil photographique !...

Mais il y a tant de choses qui étaient interdites... et qu'on faisait quand même !

PAUL MAX

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Jack Holt, Mildred Harris, Dorothy Dalton seront très prochainement les interprètes d'un film de Cecil B. de Mille.

— Mae Murray vient d'acheter un scénario d'Onida Bergère qui est aussi l'auteur de celui de *On with the dance*, *The right to love* (ce dernier tiré de *L'Homme qui assassina*, de C. Farrère). Onida Bergère est la femme de George Fitzmaurice, un des talentueux directeurs de Paramount, qui naquit et fit ses études complètes en France et à qui nous devons les deux films nommés plus haut, ainsi que *Idols of Clay*, *Paymig the piper*, et qui achève au studio de Long Island *Expérience*, avec Richard Barthelmess.

— Bessie Love a signé un contrat comme partenaire de Sessue Hayakawa.

— Le prochain film de Thomas Weighan *The conquest of Canaan*, comprendra dans sa distribution Doris Kenyan et Agnès Ayres.

— Il paraîtrait que D. W. Griffith aurait rendu visite à l'ex-président Wilson. On ne sait pourquoi, et... les cancans vont leur train.

— Le Capitol présentera le 3 avril *The cabinet of Dr. Caligary*, film impressionniste allemand. De plus, First National a reçu dernièrement *Carmen*, avec Pola Négri. Une réclame intensive vante les qualités de ces œuvres colossales.

— De *The flaming lamp*, le titre du nouveau film de Griffith devient *Dream street* (*Rue du Songe*), avec Carol Dempster, Ralph Graves.

— Une série de départs pour l'Europe viennent d'être annoncés. M. et Mme Adolph Zukor (A. Zukor, président de Paramount), Winifield Sheehan (président de Fox-Film), les suivront de près. Elliott Dexter, le mari de la délicieuse Marie Doro, passera l'été en Europe.

— La presse américaine ne fait que confirmer et dénier le prétendu mariage de W. S. Hart avec la sœur de sa partenaire, Jane Novah. Miss Novah est maman d'une fillette de 4 ans, et vient de divorcer de Frank Newburg.

— May Allison reçoit en moyenne 900 lettres par semaine.

— Nombreuses sont les jolies stars en vogue qui nous viennent des Ziegfeld Follies (Casino de Paris New-Yorkais). Notons : Mae Murray, Justine Johnstone, Ruby de Remer, Marion Davies, Martha Mansfield, Kay Laurell, Kathrine Perry et Irène Marcellus. *The Kid* a été joué six semaines consécutives au Randolph de Chicago. 250 cinémas passent en même temps ce film sensationnel qui est vraiment les six actes de joie que nous promettent les affiches.

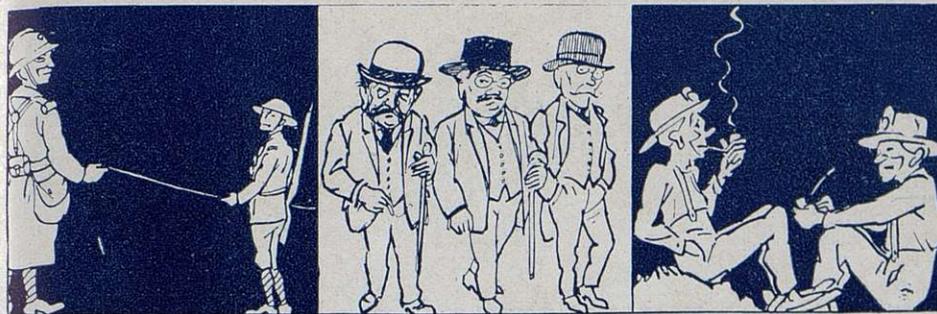
— Dans *The queen of Sheba*, Betty Blythe porte 28 costumes différents. T. Ince s'est assuré le concours de cette artiste par contrat.

Sait-on que R. Barthelmess s'appelle de son vrai nom Richard Barthelmy et qu'il est né aux Etats-Unis de père Français et de mère Hollandaise. C'est Nazimova qui le fit débiter il y a 4 ou 5 ans, dans un de ses films *War brides*.

— Ont pris part au dîner offert le 27 mars en l'honneur de D. W. Griffith à l'hôtel Astor : Norma et Constance Talmadge, Lilian et Dorothy Gish, Carol Dempster, Madge Kennedy, Mae Murray Jack et Ethel Barrymore, Marie Dressler, etc.

S. C.

Cinémagazine Actualités



La troupe Franco-Anglo-Belge débute avec le *Cordon douanier*. Belles vues du Rhin. On regrettera de ne pas voir quelques Américains dans cette belle « bande » !

Nous avons pu saisir au passage nos plus photographiques Hommes d'Etat, à Rambouillet. Trois « Stars » de première grandeur : Briand, Millerand et Barthou.

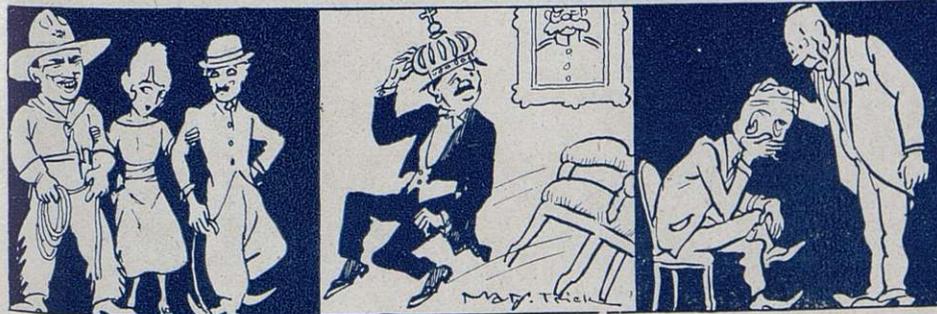
En Angleterre les mineurs « tournent » mal. Leur dernier film : « Y a d'la flotte dans nos puits » manque de gaieté et d'à-propos.



— Quel succès au cinéma. — Oui, c'est au point que certains spectateurs le jouent à la ville... voyez les affaires des Blés, des Rhums, des Cuirs, des Stocks, etc., etc...

Nous manquerions à nos devoirs si notre écran ne donnait pas à nos lectrices un aperçu des modes vues aux courses. Modes discrètes et seyantes !...

— Comment ? vous n'avez pas vu l'éclipse de soleil ? — Non... c'est-à-dire, si !... l'éclipse de mon porte-monnaie, dans l'obscurité, au cinéma !



Douglas, Mary Pickford et Charlot doivent venir à Paris. Ne pourraient-ils pour notre joie y séjourner dans leur tenue habituelle et animer la rue de leurs ébats ?

Avec Charlot, Charles de Hongrie paraît être le meilleur comique de l'époque. Son dernier scénario est parfait, sauf le dénouement qui est raté !

— Alors, mon vieux, ça ne va pas ? — Non, je viens de tourner une scène tellement triste... J'ai payé mon terme !...

Quelle est la Reine des Provinces de France ?

IV. — LE SUD-OUEST

Avec une majorité de 59.266 voix, la très réelle beauté théâtrale, Mlle Juliette de Combettes est sortie victorieuse de ce tournoi qui a fait tourner bien des têtes.

Voici les nombres de voix obtenues par ces charmantes jeunes filles auxquelles le public a, me semble-t-il, marchandé ses suffrages :

La Toulousaine	112.097	voix
La Bordelaise	52.831	—
La Basquaise	45.378	—
La Gasconne	26.078	—
La Périgourdine	14.590	—
La Béarnaise	3.842	—
L'Elue de l'Aude	2.017	—

Avant d'être l'élue de la région du Sud-Ouest, Mlle Juliette de Combettes de Caumon fut, parmi quatre-vingt-douze rivales, l'élue du concours qui eut lieu au Parc Toulousain afin de sélectionner celle d'entre



LA TOULOUSAINE : M^{lle} Juliette de COMBETTES. Née à Portet (Haute-Garonne), en 1902, de père et mère de la Haute-Garonne. Cheveux : blond doré. Yeux : marron foncé. Taille : 1 m. 72. Elue à Toulouse, le 5 septembre 1920. Président du Jury : M. Carrère, président du Comité des Fêtes au Capitole.



LA BORDELAISE : M^{lle} Christiane JAUBERT. Née à Bordeaux (Gironde), en 1900, de père et mère bordelais. Cheveux : châtain foncé. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 65. Elue à Arcachon (Gironde), le 22 août 1920. Président du Jury : M. Veyrier-Montagnères, maire d'Arcachon.



LA BASQUAISE : M^{lle} Yvonne BONIFAIT. Née à Bayonne (Basses-Pyrénées), en 1896, de père et mère basques. Cheveux : châtain foncé. Yeux : marron. Taille : 1 m. 68. Elue à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), le 22 août 1920. Président du Jury : M. Pierre Lafitte.

toutes ces beautés qui aurait l'honneur de représenter le plus parfaitement possible le type féminin de l'artistique cité de Clémence Isaure.

Descendante d'une très vieille famille du comté de Toulouse, Mlle Juliette de Combettes a comparu devant le Jury dans le costume historique de Paule de Viguier, héroïne toulousaine du XVI^e siècle.



LA BÉARNAISE : M^{lle} Clémence BÉGARIE. Née à Saint-Savin (Hautes-Pyrénées), en 1901, de père et mère béarnais. Cheveux : noirs. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 67. Elue à Canterets, le 19 septembre 1920. Présidents du Jury : M. Pédebidou, sénateur. M. Boué, maire de Tarbes et le Docteur Mcillon.



L'ÉLUE DE L'AUDE : M^{lle} Ginette de NARBONNE. Née à Narbonne (Aude), en 1902, de père et mère de l'Aude. Cheveux : châtain foncé. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 65. Elue à Carcassonne (Aude), le 19 septembre 1920. Président du Jury : M. le Docteur Thomey, maire de Carcassonne.



LA GASCONNE : M^{lle} Simone CASTELA. Née à Morlaix (Tarn-et-Garonne), en 1899, de père aveyronnais et de mère montalbanaise. Cheveux : châtain foncé. Yeux : noisette. Taille : 1 m. 65. Elue à Agen (Lot-et-Garonne), le 7 novembre 1920. Président du Jury : M. Fumadelles, statuaire. Secrétaire M. Ed. Meysanet (du Syndicat des Fêtes).



LA PÉRIGOURDINE : M^{lle} Ena REIGNIER. Née à Périgueux (Dordogne), en 1906, de père et mère périgourdins. Cheveux : blond doré. Yeux : marron foncé. Taille : 1 m. 65. Elue à Périgueux, le 8 août 1920. Président du Jury : M. le comte de Fayolle, président de l'A. C. P.

AVIS

Les photographies illustrant cet article ont été communiquées par la revue Comœdia illustré qui en a le copyright, et qui édite en association avec Le Journal, un album de grand luxe où elles seront reproduites avec le plus grand soin.

(Pour l'album officiel, voir page 29).

LES FILMS QUE L'ON POURRA VOIR...



WILLIAM FARNUM dans **La Femme fardée** Cliché Fox

LA FEMME FARDÉE (1.625 mètres). — Le scénario de ce film a été conçu avec un réel talent dramatique. De plus, les deux principaux rôles sont remarquablement interprétés par Jewel Carmen, qui est si séduisante, et par William Farnum, dont le talent mélodramatique est digne des plus grands éloges.

Parfois le scénario tourne au film d'aventures, mais ce n'est que pour faire rebondir l'action qui se termine en beauté.

Très belle photo et mise en scène remarquable.

**

RÊVES DORÉS (1.550 mètres). — Et nous revoyons sur l'écran la sympathique Olive Thomas, dont chaque apparition éveille un souvenir ému, un regret sincère, car cette jeune artiste américaine, venue à Paris pour faire presque un voyage de nocce (elle venait d'épouser le frère de Mary Pickford) s'empoisonna accidentellement le 5 septembre dernier. Après quelques jours d'atroces souffrances, elle mourut le 10, à l'âge de 24 ans, à l'Hôpital américain de Neuilly-sur-Seine.

L'interprétation des moindres rôles, le scénario, la mise en scène et la photo font de ce film, un spectacle des plus touchant à voir.

L'ENLEVEMENT DE MISS MAUD (1.330 mètres). — Ce film d'aventures est des plus agréables à voir. D'abord, parce que le sujet est sentimental et mélodramatique à souhait, et ensuite parce que la principale interprète est Miss May Allison, excellente artiste, dont le talent et la beauté sont d'un charme égal.

Les sites où ce film a été tourné sont de toute beauté. Très belle photo.

**

LA SACRIFIÉE (1.450 mètres). — Olive Thomas est la toute charmante protagoniste de ce film délicieux dont le titre, d'ailleurs, ne correspond nullement à l'action.

On connaît et l'on aime le talent de la regrettée Olive Thomas. On sait qu'elle n'avait pas grand'chose à faire pour plaire au public. Artiste consciencieuse, gracieuse, enjouée, mutine, elle savait être tout et, surtout, la joie des yeux.

Son partenaire sera moins apprécié. Outre un physique pas très agréable, il n'a vraiment rien dans son allure qui puisse séduire une jolie femme.

S'il ne faut, pour être adoré, qu'être malade, couchez-vous, messieurs, couchez-vous !

NYCTALOPE.

... A PARTIR DE CETTE SEMAINE



OLIVE THOMAS dans **Rêves dorés** Cliché G. P. C.



L'Enlèvement de Miss Maud (MAY ALLISON) Cliché Location Nationale

CE QUE DIT LE PUBLIC

CINEMAGAZINE est extrêmement bienveillant et accueille de bonne grâce toutes les réflexions du public. Pourtant, j'hésite avant d'écrire ; je me demande si l'opinion d'une petite fille importe guère ? Mais aussi, pourquoi mon journal favori écrit-il dans son programme : « J'accueille toutes les suggestions ? » Tant pis, je me risque.

J'adore le cinéma et j'y vais très, très souvent. L'autre soir, pour la première fois de ma courte vie, je me suis endormie au spectacle ; oui, moi, l'enfant terrible que beaucoup trouvent trop éveillée, je me suis bel et bien endormie comme une vénérable dame le faisait aussi à mon côté. C'était dans la salle la plus chic de la ville d'où, d'habitude, l'on sort toujours satisfait. Mais ce soir-là ! Jugez un peu ; voyez programme :

Un film scientifique très intéressant, mais j'ai avalé tellement de botanique à l'école... Un film d'actualités. Un comique « Fox » en deux parties, absurde, inepte, intitulé « funambulesque et extravagant », qui n'a pas réussi à détendre mes lèvres qui, pourtant, s'ouvrent facilement. Et enfin, comme plat de résistance, un long, interminable drame d'adultères et de meurtres que je n'ai pu subir jusqu'au bout ; ces histoires-là, ça se voit tous les jours, c'est parfois intéressant dans un roman, mais au cinéma... eh bien ! ça endort ! Et les spectateurs sont sortis là-dessus, la tête lourde.

Par patriotisme et par goût, je n'aime pas les films américains, mais j'ai regretté les cow-boys et les jolies « girls » aux cheveux d'or. Certes, l'art français est bien au-dessus de l'américain, mais pourquoi les Français ne s'attachent-ils pas à créer des comédies et à lancer des actrices de cinéma jeunes et jouant cinéma. En étoiles féminines, on est rudement mieux monté au « pays des dollars ». Nous en sommes uniquement aux comédiennes illustres qui passent de la scène à l'écran. Certes, l'art incomparable d'une Suzanne Delvé me pénètre d'admiration, mais il n'embalera jamais le gros public. Et c'est avec un « ah ! » de plaisir que ce même public accueille Mary Pickford, June Caprice et cette étourdissante « Jackie » dont j'ignore le vrai nom. D'ailleurs, toute vanité de Française mise à part, je dois convenir que certaines « stars » d'outre-Atlantique sont délicieuses.

Et alors ? Il y a en France des jeunes filles qui ne le cèdent en rien aux Américaines ; celle qui vous écrit n'est ni laide, ni bête, je vous assure, et je ne suis pas une merveilleuse exception, beaucoup sont... aussi bien que moi, aussi jolies (expression très modérée pour ne pas froisser mon amour-propre), seulement il faut les découvrir. Que MM. les metteurs en scène fassent jouer des comédies fines et gaies (l'esprit français, qu'attend-il pour se manifester au cinéma) par de jeunes étoiles au triple attrait de la jeunesse, de la beauté et du talent, et ils auront

réalisé une belle œuvre et un beau progrès dans le cinéma de notre pays.

De la gaieté, du mouvement dans les films français, nul ne s'en plaindra !

MADELEINE JOYEUSE.

AU nom de nombre de mes amis et au mien, bravo !

Nous, lecteurs assidus de *Cinémagazine*, avons déjà collectionné pas mal de revues cinématographiques et nous sommes unanimes pour déclarer qu'aucune n'a atteint le degré de perfection de la vôtre.

On n'a qu'à feuilleter *Cinémagazine*, pour s'apercevoir bien vite qu'il est l'organe qu'il fallait au public, en partie ignorant des choses du grand art qu'est la cinématographie, pour lui dévoiler les choses qui, jusqu'alors, étaient restées mystérieuses pour lui.

Votre intéressante revue nous ouvre les yeux sur l'utilité pratique du cinéma et, nous en montrant les applications, nous fait aimer encore plus le grand art muet qui parle pourtant si bien à nos imaginations.

Par *Cinémagazine*, nous connaissons les grandes vedettes de l'écran, dont nous sommes tous plus ou moins admirateurs. Enfin, il laisse à chacun la liberté d'émettre ses idées, d'exposer ses griefs, de formuler ses désirs, et c'est de cette liberté que j'userai en me faisant l'interprète de réclamations que je glane autour de moi.

Tout d'abord, pourquoi MM. les Directeurs d'établissements cinématographiques se bornent-ils de plus en plus à arrêter leurs programmes sur le même plan, à savoir : un film documentaire, un film comique, un drame, un épisode de roman-cinéma ?

Pourquoi ne pas varier la disposition ?

D'autre part, pourquoi ne feraient-ils pas passer les bons films instructifs d'avant-guerre ? (Je dis d'avant-guerre, car depuis, je n'en ai plus vu).

Je me souviens d'avoir assisté à la projection d'un film représentant une étude sur le scorpion et le rat, un combat de ces deux animaux, une étude sur divers insectes, leurs mœurs, leur vie.

Ensuite, j'entends murmurer autour de moi (et je suis parfaitement de l'avis de ces personnes) que le cinéma se laisse trop empiéter par le music-hall. D'où vient cette obligation de certaines salles d'intercaler, au milieu d'une séance de projections, une partie de café-concert.

J'ai toujours mal apprécié un programme de cinéma où s'insinue une partie de concert. J'estime que l'effet produit par un beau drame est détruit par le débit de fadaïses d'un chanteur comique, qui, hélas, ne l'est pas toujours !

Avec mes remerciements, veuillez agréer mes salutations empressées et l'expression de mon attachement à *Cinémagazine*.

R. D. FARNER.

LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes

ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH, SÉLECTION GEORGES PETIT

PAR ANDRÉ DOLLÉ

ILLUSTRÉ PAR LES CLICHÉS VITAGRAPH



Chargé de son charmant fardeau, il regagna la rive.

DEUXIÈME EPISODE

LE CHARIOT MEURTRIER

I. — Le Sauveteur

Du milieu des wagons disloqués, d'entre les débris enchevêtrés, des plaintes et des appels s'élevèrent. Bientôt des corps surgirent hors des portières et les rescapés se mirent à nager vers la rive.

William accourait sur les lieux du sinistre, lorsqu'un homme qu'il croisa lui cria : « Il y a encore des victimes dans le wagon d'arrière ;

entre autres une jeune fille qui pousse des cris désespérés!... »

Il attacha son cheval à un arbre, jeta sur l'herbe son chapeau et son veston puis ; prompt comme l'éclair, il plongea sans hésiter au plus fort du courant rapide. En larges brasses, il nagea vers le train.

Les cris d'une femme sortaient en effet du wagon signalé. Le nageur en fit le tour, cherchant une entrée, mais le wagon, à moitié submergé et couché sur le flanc, ne montrait

qu'un seul côté où toutes les portières étaient closes. William se décida alors à briser une vitre pour s'introduire dans l'intérieur. Une jeune fille était là, en effet, avec de l'eau jusqu'aux épaules.

— Plongez si vous le pouvez, eût-elle la force de lui dire, et dégagez mon pied.

William obéit ; l'un des pieds de la voyageuse avait été serré par deux lamelles brisées du parquet où il restait pris comme dans un étau. Non sans mal, le jeune homme parvint à dégager ce pied, puis il aida la jeune fille à sortir de sa prison, et, chargé de son charmant fardeau, il regagna la rive.

Quand ils eurent posé le pied sur la terre ferme, William s'exclama :

— J'admire votre courage, Mademoiselle ! Vous n'avez pas poussé la moindre plainte pendant que je vous dégageais, et, lorsque je vous tenais contre moi, je ne vous ai même pas senti trembler.

La jeune fille répliqua :

— Je m'y connais en courage, en effet... et cela me permet aujourd'hui d'apprécier le vôtre à sa juste valeur, M. William Duncan.

Quand il eût entendu ces derniers mots, l'homme releva la tête en marquant un ahurissement bien compréhensible.

Comment cette belle personne qu'il venait de rencontrer et de sauver par le plus fantastique des hasards, pouvait-elle bien connaître son nom ?

La jeune fille vit cette stupéfaction peinte sur le visage de son bienfaiteur et elle se hâta de lui expliquer :

— J'habitais New-York avec mon père, M. Harry Johnson. Le mois dernier, j'ai assisté à ce match de rugby où votre intervention a décidé de la victoire pour votre team. J'avais, ce jour-là, remarqué votre adresse, votre force et votre agilité... je vous ai vu porter en triomphe et j'ai applaudi à votre succès. Je n'ai par conséquent aucun mérite à avoir retenu votre nom que tous les journaux ont imprimé le lendemain.

— Eh bien, répondit William, plus flatté qu'il ne le voulait paraître, si glorieux que vous semble mon nom, j'ai décidé de ne plus le porter jusqu'à nouvel ordre... pour des raisons que je ne puis vous expliquer maintenant, des raisons d'ordre personnel... des raisons d'amour-propre !

— J'espère que vous en avez choisi un autre ? Comment faut-il vous appeler ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore pensé à me chercher un autre nom... Pour l'instant, je suis l'homme sans-nom !

Il rit, puis :

— Au fait, appelez-moi donc William, voulez-vous ? D'entendre vos lèvres m'appeler ainsi, ce me sera une sensation fort agréable !

La jeune fille rougit, mais ne releva pas ce galant propos. Tout en causant, les deux jeunes gens avaient fait du chemin et étaient arrivés à une maisonnette de la vallée où de braves cultivateurs soignaient les blessés et reconfortaient

les autres. Edith y but un cordial qui la ranima et y trouva un bon feu qui la réchauffa en séchant ses vêtements trempés.

Peu après, elle faisait son entrée au claim au bras de son sauveur, et Bulger ainsi que Wiggins, arborant leur sourire le plus faux, vinrent, avec de grandes courbettes cérémonieuses, lui présenter leurs hommages.

II. — Edith au Claim

— Peste ! souffla Tête de Taureau à l'oreille de Wiggins, peste, la jolie fille !

Wiggins lui répondit par un coup d'œil qui voulait dire : « Sois tranquille, je saurai gagner son cœur ! »

Le premier soin d'Edith fut de se renseigner sur son père.

— Monsieur Johnson, répondit Wiggins de son air le plus parfaitement naturel, monsieur Johnson ?... Il n'est donc plus à New-York ?

— Non, il a quitté la ville depuis bientôt un mois pour se rendre ici.

— Il a dû lui arriver quelque accident, car nous ne l'avons pas vu, n'est-ce pas Bulger ?

— Non, fit Bulger, en secouant sa lourde tête sur ses massives épaules.

William Duncan écoutait ce dialogue avec un sourire sceptique et des yeux brillants d'ironie. Il prit à ce moment la parole :

— Moi, je crois être à peu près certain que ce pauvre M. Johnson est retenu quelque part en Californie, prisonnier, séquestré..., peut-être pas loin d'ici ?...

Puis, comme ces mots produisaient une certaine sensation, il ajouta d'un ton plaisant : — Il n'y a pourtant pas de brigands dans la région, que je sache !

Les deux complices se regardèrent... Est-ce que ce William de malheur allait s'amuser à les narguer, maintenant ?... Le fait est qu'il se donnait des airs de chat qui joue avec la souris avant de la croquer...

Ce fut Bulger qui lui répondit sur un ton menaçant :

— Vous m'avez l'air d'en savoir bien long, vous, sur cette histoire !

— C'est assez compréhensible : n'est-ce pas moi qui ai trouvé une lettre de M. Johnson, attachée sur une branche d'arbre, et qui l'ai expédiée à New-York ? Vous m'excuserez d'avoir jugé inutile de vous entretenir de cette histoire, messieurs... mais je m'aperçois aujourd'hui que vous êtes encore mieux renseignés que moi !...

Et, ayant dit ces derniers mots d'un ton persifleur qui eut le don d'exaspérer ses adversaires, William Duncan, avec son air le plus effronté, pivota sur ses talons et s'éloigna.

Edith cherchait vainement à percer les raisons de l'animosité qui dressait ces hommes les uns contre les autres. Voyant le doute qui commençait à s'emparer d'elle, Wiggins crût utile de protester de ses excellentes intentions :

— Puisque, dit-il, sur la foi de cette lettre, vous croyez votre père séquestré, je vais organiser des recherches immédiates. Comptez-sur moi.

III. — Manœuvres

William était allé s'asseoir dans un coin de la cour où il paraissait réfléchir profondément.

Le lecteur croira peut-être qu'il se creusait le cerveau pour trouver le mot de l'énigme, éclaircir cette mystérieuse disparition de M. Johnson et percer à jour l'équivoque attitude du contremaître et de son aide ?... Ce serait bien mal connaître William Duncan !

Non, notre héros ne remuait pas des pensées si graves : notre héros venait tout simplement de constater que sa garde-robe, qu'il avait volontairement réduite à sa plus simple expression en partant de New-York, se trouvait dans un assez piteux état, après tant de voyages, de courses à cheval, de travaux en forêt, et surtout après la baignade du même soir. Et, ayant fait cette constatation, il songeait que l'utilité se faisait sentir de donner à sa tenue un renouveau de coquetterie... surtout depuis que la population du claim s'était enrichie d'une troublante présence féminine.

Il alla vers le contremaître.

— Voulez-vous me payer mon mois, Wiggins ? J'aurai demain quelques affaires à traiter à la ville.

Sans se faire prier, l'autre sortit des bank-notes de sa poche, et, avec un air aimable que démentait l'éclat de ses yeux d'acier, il lui dit :

— Très volontiers. Je vous adjoints même une gratification pour la vaillance dont vous avez fait preuve.

* * *

Mettant à profit la courte absence de William Duncan qui s'était rendu à Mariposa, la ville voisine, Wiggins commença ses manœuvres.

Il s'était dit que la meilleure façon de détourner les recherches et d'éloigner les soupçons, c'était de se donner toutes les qualités, de se parer de toutes les vertus, d'avoir en tout et partout le beau rôle, et, par contre, de peindre son dangereux rival sous les couleurs les plus noires... qui sait, même, de le faire disparaître ?

Il soumit son plan à Tête de Taureau.

— Je venais justement vous parler de cette affaire, dit ce dernier. J'ai une idée étonnante... Ecoutez-moi bien. Il est évident que l'arrivée au claim d'Edith Johnson n'est pas pour nous un bien favorable événement. Mais, d'un autre côté, nous ne pouvons pas songer à nous en débarrasser comme nous avons fait de son père ; cela semblerait suspect... Le mieux serait de la gagner à notre cause.

— C'était précisément mon intention, dit alors Wiggins. Et voici la ligne de conduite que je me suis tracée et pour l'exécution de laquelle je compte sur ton appui, mon cher Tête de Taureau...



Vous êtes encore mieux renseignés que moi.

Et, dans le soir commençant, les deux bandits chuchotèrent longuement...



Wiggins sortit des bank-notes de sa poche.

IV. — Le guet-apens

Le lendemain matin, Edith vint au bureau : — J'ai décidé d'aller entretenir le shériff de la disparition de mon père ; il mettra la police



Quatre hommes masqués le ligottèrent.

sur pied et m'aidera sans nul doute à le retrouver. Veuillez me donner quelqu'un pour m'accompagner : M. William, par exemple, s'il est libre.

— William est absent jusqu'à ce soir, répondit Wiggins avec empressement, mais je serai moi-même trop heureux, miss Edith, d'être votre guide.

Pendant que l'on sellait les chevaux, le contre-maître fit venir Tête de Taureau et lui parla à voix basse. Puis Wiggins s'éloigna à cheval, aux côtés d'Edith.

* *

Comme ils chevauchaient sous bois, Edith demanda à son compagnon :

— Où avez-vous envoyé M. William ? Ne m'avez-vous pas dit qu'il serait absent jusqu'à ce soir ?

Wiggins ne répondit pas immédiatement : il poussa un soupir, haussa les épaules, puis se décida comme à regret, à dire d'un ton désapprobateur :

— Je ne l'ai envoyé nulle part : il a touché son mois hier, alors vous comprenez...

— Non, je ne comprends pas !

— C'est pourtant simple : à peine en possession de son argent, mon gaillard n'a rien de plus pressé que d'aller le dépenser à la ville avec des femmes, selon son habitude... Et même, à cette occasion, je considère qu'il est de mon devoir de vous mettre en garde contre lui. C'est le plus grand coureur de cotillon que je connaisse...

Edith eut un geste de dépit ; elle releva la tête en secouant ses cheveux dorés d'un air de défier toutes les femmes du monde, puis, comme Wiggins ouvrait la bouche pour continuer son réquisitoire, elle lui coupa la parole :

— Je lui dois la vie... et je ne veux pas entendre dire de mal de lui !

Et piquant des dents, elle partit au galop dans la forêt sombre, bientôt rejointe par Wiggins.

Tout à coup, comme les deux chevaux, presque botte à botte, traversaient une clairière, quatre hommes masqués leur sautèrent à la bride, et, revolver au poing, obligèrent les deux voyageurs à mettre pied à terre.

Que faire devant la menace des armes braquées ? Force leur fut d'obéir, la rage au cœur, de descendre de cheval, de se laisser ligotter et de suivre ces mystérieux bandits.

La petite troupe arriva ainsi à une cabane basse composée de deux pièces, dans la première desquelles on les laissa. Puis, ayant solidement verrouillé la porte, les ravisseurs, sans avoir prononcé le moindre mot, sans avoir non plus soulevé leur masque, sortirent et s'éloignèrent. Ils eurent un court conciliabule, après quoi deux d'entre eux disparurent dans le bois, pendant que les deux autres, tout en riant aux éclats, revenaient se poster en sentinelles devant la porte.

* *

Edith réussit la première à se débarrasser des cordes qui lui liaient les bras et les poignets,

cela fait, elle aida son compagnon à l'imiter. — Puisque maintenant j'ai mes mains libres, dit celui-ci en faisant jouer les muscles formidables de ses bras et de sa poitrine, je ne me tiens pas pour battu : vous allez voir, miss, de quoi je suis capable.

Il alla s'embusquer dans la seconde pièce où il arracha du plafond une solive qui pouvait, à la rigueur, former le plus dangereux des casse-têtes. Puis il dit à Edith :

— Maintenant, appelez-les sous un prétexte quelconque, et vous allez voir.

La jeune fille frappa à la porte. Les deux sentinelles vinrent ouvrir et entrèrent dans la première pièce.

— Que désirez-vous ?

— A boire !

— Mais... où est passé votre compagnon ?... que fait-il ?... Où est ce putois ?

Tout en parlant, ils s'avançaient vers la seconde chambre.

A peine étaient-ils parvenus sur le seuil que Wiggins surgissait devant eux, abattait sur la tête de l'un sa massue improvisée et décochait dans le menton de l'autre un coup de poing fort capable d'assommer un bœuf. Les deux hommes roulèrent sur le sol où ils restèrent étendus, masses inertes.

Aussitôt les prisonniers sortirent et prirent leur course à travers bois. Quand ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle, Edith crut devoir féliciter Wiggins pour sa force et son courage.

— Bah ! répliqua l'autre en se rengorgeant, cela n'est rien, miss ! Si j'avais voulu frapper plus fort, je les aurais tués net, tous les deux !

A ce moment, des coups de revolver retentirent entre les arbres...

— Fuyons plus loin, dit Wiggins, ils se sont aperçus de notre évasion et ils sont sur nos traces. Tenez, ajouta-t-il en indiquant un éboulis de rocs énormes qui descendait presque à pic vers la vallée, voilà le meilleur chemin... ce n'est pas le plus praticable, mais c'est le plus sûr, car les brigands masqués seront bien incapables d'utiliser leurs chevaux pour nous poursuivre dans ce précipice.

Et, joignant le geste à la parole, il déroula une corde dont il avait eu la précaution de se munir avant sa fuite de la cabane et il l'attacha à la ceinture de la jeune fille.

— Aidez-vous de toutes les saillies, crampez-vous aux moindres aspérités. Moi, je vais rester ici pour maintenir la corde. Quand vous aurez pris pied sur cette étroite plate-forme que vous apercevez là-bas, à vingt mètres au-dessous de nous, vous déferez la corde et je la remonterai pour m'en servir à mon tour, afin de vous rejoindre.

Edith lui tendit sa main d'un geste spontané et lui dit avec chaleur :

— Monsieur Wiggins, vous êtes vraiment admirable de courage et de dévouement !

Puis, audacieusement, sans crainte du vertige, elle commença sa périlleuse descente... Là-haut, les coups de feu résonnaient toujours, prouvan

que les poursuivants n'abandonnaient pas leur chasse.

— Vite ! Vite ! criaient Wiggins, penché sur le ravin.

Edith parvint sans encombre à la plate-forme rocheuse et se mit à dénouer la corde qui lui enserrait la taille, et Wiggins, ayant solidement assujéti la corde à un piton, dévala à son tour avec une agilité d'acrobate.

Soudain, Edith poussa un cri : l'homme venait de perdre pied, et, entraînant dans sa chute de lourdes pierres que son poids détachait, il roulait à une vitesse vertigineuse et disparaissait dans le gouffre.

Edith, pétrifiée d'horreur, restait à mi-hauteur du précipice, toute seule, prisonnière sur son étroite et inaccessible plate-forme d'où toute retraite lui était impossible...

V. — Où William manqua périr

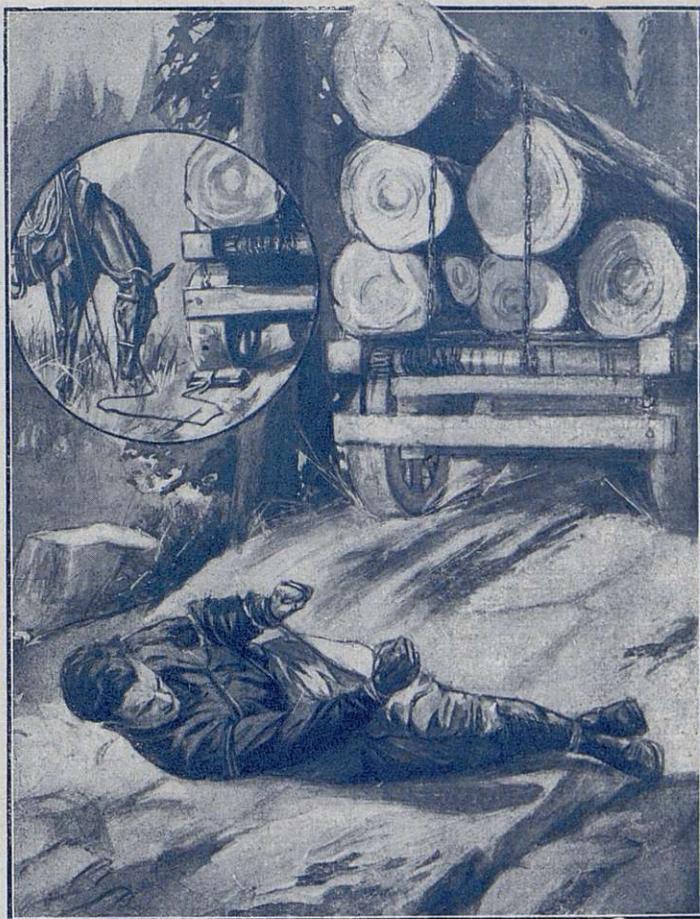
Pendant que ces péripéties se déroulaient sur les flancs de la montagne rocheuse, les bandits qui avaient attaqué Edith et Wiggins retiraient leurs masques et se donnaient en riant de bon cœur de fortes tapes amicales dans les côtes... On aurait pu reconnaître parmi eux : Bulger, dit Tête de Taureau et cinq ou six des ouvriers du claim.

Le moment est venu d'expliquer le subterfuge imaginé par le contre-maître et son complice... car tout ce simulacre d'attaque n'était qu'un subterfuge. C'était Tête de Taureau qui en avait eu l'idée ; il estimait en effet que, si Wiggins jouait dans cette affaire le rôle de vaillant défenseur et de sauveteur héroïque, son prestige auprès de la jeune fille ne pourrait qu'en être accru. En outre, comme la visite d'Edith au shériff eût été pleine de dangereuses conséquences pour toute la bande, cette attaque présentait l'avantage de détourner la jeune fille et d'interrompre son voyage.

Comme nous l'avons vu, la pauvre Edith avait été d'une rare crédulité.

Maintenant, les hommes riaient à belles dents du bon tour qu'ils venaient de faire et se félicitaient d'avoir si bien interprété leurs rôles.

Mais le meilleur acteur, c'était encore Wiggins. On en jugera quand on saura que ses poings avaient laissé leur trace sur la tête et la figure des deux compères qui, tout à l'heure, avaient



C'était le lourd chariot, empli des plus beaux troncs de la forêt...

feint de tomber inanimés sur le plancher de la cabane :

— Wiggins est un tricheur, protestait l'un avec bonne humeur, j'en ai une bosse au crâne !

— Et moi, disait l'autre en se frottant la joue, j'en ai la mâchoire ébranlée ! Ma parole, il a pris un peu trop au sérieux son rôle de chevalier servant !

... Soudain, un coup de sifflet retentit... A ce signal, chacun se dissimula derrière un tronc d'arbre.

Là-bas, sur la route qui venait de Mariposa, un cavalier accourait au galop de sa monture...

Comme il passait à proximité de ceux qui le guettaient, un lasso siffla dans l'air, s'enroula autour du cavalier, qui, soudainement arraché de sa selle, se heurta durement au sol dans une chute terrible.

Les misérables se ruèrent alors hors de leurs cachettes et vinrent se pencher sur lui.

— Il n'a pas son compte ! dit Tête de Tau-reau en constatant que William — car c'était lui — respirait encore.

Il regarda autour de lui, cherchant quelque chose qui pût lui suggérer l'idée d'un supplice abominable. Et tout à coup, son horrible visage s'éclaira d'une joie diabolique : il avait trouvé !

Laissant sur le sol, au milieu du chemin en pente, le corps de William inanimé, toujours entortillé dans le lasso, il entraîna sa troupe à une centaine de mètres plus haut où se trouvait un chariot plein de lourds troncs d'arbres que les bûcherons y avaient chargés après les avoir sciés à leurs extrémités. Il fixa une corde après la pierre qui calait l'une des roues, attrapa le cheval de William et attacha à sa selle l'autre extrémité de la corde.

— De cette façon, dit-il, au premier mouvement que fera le cheval, le pavé se déplacera et la voiture décalée descendra d'elle-même la pente rapide...

Et tous ces bandits, leur beau coup préparé, s'égaillèrent à travers bois.

* * *

La bonne bête broustait tranquillement les bourgeons des arbustes... à chaque geste qu'elle faisait, la corde se tendait dangereusement, la pierre bougeait... mais la lourde voiture ne s'ébranlait pas encore.

Son évanouissement passé, William ouvrit les yeux ; il conservait de sa terrible chute un souvenir très vague : il avait eu la sensation d'un coup de fouet autour de la poitrine, une force inconnue l'avait brutalement arrachée de son cheval et jeté avec une violence inouïe sur le sol... il avait perdu connaissance... C'était tout ce qu'il se rappelait !... Comme il n'avait pas vu ses ennemis, il ne pouvait guère se douter de la nature de cet attentat.

Il essaya de se dégager, mais les liens l'enserraient si solidement qu'ils lui rendaient impossible tout mouvement des bras et des jambes... Ce fut à ce moment qu'il aperçut son cheval qui, paisiblement, mordillait des branches.

William l'appela :

— Bobby ! Bobby !

L'intelligent animal releva ses oreilles et frétille de la queue à cette voix familière.

— Bobby ! Bobby !

Cette fois, il vit son maître et se mit en marche pour aller le rejoindre... une résistance le retint quelques secondes à la même place... il fit un petit effort...

Et voici tout à coup qu'une masse formidable lancée à toute vitesse le heurta rudement en lui meurtrissant les membres postérieurs et le projeta dans les buissons, sur les bas-côtés de

la route... William entendit un sourd grondement... Il tourna la tête autant que le lui permettaient ses liens... et sa pupille se dilata de terreur : là-haut, ce qui roulait à un train d'enfer, ce qui venait sur lui, dans un nuage de poussière, ce bolide redoutable qui allait le broyer... c'était le lourd chariot rempli à craquer, des plus beaux troncs de la forêt...

Quel homme en une telle minute, si grande que fut sa présence d'esprit, si valeureux que fut son courage, n'eût fermé les paupières en recommandant son âme à Dieu ?...

William, lui, était d'une trempe extraordinaire... Malgré que ses jambes et ses bras fussent étroitement prisonniers, il galvanisa son énergie, il rassembla toutes ses forces, et, dans un sursaut forcené de tous ses muscles contractés, de tous ses nerfs tendus, il réussit à déplacer d'un bond fantastique cette masse presque inerte que formait, là, sur le sol, son corps réduit à l'impuissance...

... Il était temps ; le chariot le frôla, lui jeta au visage le vent déplacé par sa course, disparut sur la pente et vint se briser avec fracas sur un tas de rochers.

William ayant enfin recouvré toutes ses forces, réussit petit à petit à dégager ses mains du lasso ; ensuite, défaire le reste n'était qu'un jeu ; bientôt il fut libre de toute entrave et put remonter à cheval.

VI. — La Joie des bandits

Leur crime préparé, les Ecumeurs du Sud étaient revenus gaiement au claim, Bulger en tête, bien certain à l'avance du résultat de sa machination, puisqu'il n'hésita pas à dire à ses complices :

— Cette fois, nous avons réglé le compte de Duncan ! Tout le monde croira à un accident et Wiggins vous donnera assez d'argent pour boire jusqu'à la fin de vos jours... tas d'ivrognes !

Au claim, ils retrouvèrent Wiggins qui, ayant écouté leur récit, les mit au courant à son tour du simulacre de fuite à travers les rochers et de l'accident qu'il avait si adroitement mis en scène.

Bulger le félicita bruyamment, avec un gros rire qui montrait ses rares chicots noirâtres au milieu de sa face bestiale plantée de poils hirsutes qui voulaient être des moustaches et une barbe.

— Mes compliments, Wiggins, vous avez été aussi séduisant qu'un mousquetaire !

— Hé ! Hé ! ricana l'autre, c'est une fille épatante sous tous rapports, et, ma parole, je crois que je vais en avoir sérieusement le béguin ! Ce sera bien la première fois de ma vie !

Puis leur conversation revint sur l'abominable supplice imaginé par Bulger.

— Soyez tranquillisé, affirmait cette canaille, votre rival ne vous disputera plus le cœur de

votre dulcinée : Duncan doit en ce moment causer avec ses ancêtres !

— Mais assez causé, nous-mêmes, interrompit Wiggins. Nous sommes de galants gentlemen, n'est-ce pas Bulger ?... et en cette qualité nous ne pouvons laisser cette pauvre Edith se morfondre plus longtemps sur son rocher. Je vais aller la délivrer et lui montrer à nouveau de quels exploits je suis capable !

Pour cela, les deux compères préparèrent une

ments que nous venons de raconter. Tout alentour, une éclaircie venait d'être faite dans la forêt, et les troncs coupés laissaient encore couler de la sève comme des blessés laissent couler leur sang, de la sève odoriférante qui embaumait l'air à la ronde. Devant eux, sur les pentes semées d'aiguilles et de pommes de pin desséchées, de jeunes sapinières qui descendaient en désordre, formaient une armée d'arbres verticaux, secs, rigides, comme autant de sombres



... Comme il lui sera facile de s'introduire à l'intérieur du tronc évidé !..

nouvelle mise en scène et ce fut avec les bras et la tête emmaillotés d'épais pansements que Wiggins se mit en route.

— Tu vas avoir un succès fou, lui dit Bulger en le quittant.

— Elle avalera d'autant mieux ma version qu'elle est délicieusement candide et me croit un héros pour tout de bon. Hé, hé, je ne désespère pas d'obtenir sa main !

— C'est cela qui faciliterait joliment nos affaires et riverait son clou au vieux Johnson !

VII. — Le Tobogan de la Mort

Bulger et deux des hommes du claim étaient restés seuls à l'orée du bois, devisant des événe-

bataillons figés, jusqu'à la rivière au lit immense qui coulait, tout au bas, dans le fin fond du vallon.

Au-dessus d'eux, le mont continuait son ascension, chargé de toute la forêt ; là, c'était comme une bousculade de très vieux sapins dont quelques-uns avaient fini par s'incliner vers le nord ou vers le sud, sous l'influence de racines trop grosses qui s'étaient évadées du sol et n'avaient plus la force de soutenir l'énorme pilier... Et ces masses confuses qui se perdaient tout là-haut, en vagues noires, étaient dominées encore, plus haut, tout en haut, par les autres vagues noires des monts successifs étagés à l'infini : les Luna-Mountains (Les montagnes de la Lune), nom judicieusement choisi, car elles donnaient bien l'impression, ces montagnes étagées, superposées, de vouloir grimper jusqu'à la lune.

Entre les sapins, des chemins circulaient, des sentiers en lacets, si sombres, si profonds dans leur ombrage épais, qu'ils ressemblaient à des trous noirs ; quand un coup de vent agitait les ramures, des aiguilles se mettaient à pleuvoir avec le petit bruit sec d'une averse drue ; bientôt il y en avait assez pour tapisser le sol... C'était là, ce grésillement presque ininterrompu, le seul bruit de la forêt... avec les grands coups de hache et les « han... han... » des bûcherons qui scandent leurs efforts ; et aussi, parfois, des croisements de corbeaux qui volaient en bande et se posaient, fatigués, sur les plus hautes branches des vieux pins où ils se rassemblaient tous.

Dans l'un des sentiers, un homme se glissait avec mille précautions, courait d'un tronc à l'autre, se cachant pour réapparaître l'espace d'une seconde et se cacher encore... Précautions inutiles, car, avec les mêmes ruses et la même agilité, un autre homme le suivait et ne perdait pas des yeux un seul de ses gestes. Le premier, c'était William Duncan ; le second, c'était l'un des bûcherons du claim, un des hommes de confiance de Bulger qui avait participé au guet-apens du « chariot meurtrier ».

Et voici tout à coup le premier de ces hommes qui s'arrête et fixe éperdument, devant lui, la clairière qui fait, tout là-bas entre les branches, une large tache de lumière. Ses ennemis sont là... pas tous, car il manque Wiggins... mais Bulger, dit Tête de Taureau, par qui il se sait détesté depuis la maîtresse leçon de boxe qu'il lui infligea le soir de son arrivée et la querelle survenue au bureau de poste, Bulger et deux de ses acolytes qui n'ont pas précisément des mines d'honnêtes gens... L'homme qui marche derrière William s'est arrêté lui aussi, et, plus que jamais, épie ses moindres mouvements.

Mais William, tout animé qu'il est d'une antipathie instinctive contre Bulger, ne songe pas à le frapper ni à l'abattre d'un coup de ce revolver qui sort de sa ceinture... il se doute vaguement d'une ténébreuse histoire... il a compris que le coup de lasso qui le jeta à terre, le chariot qui marchait tout seul, bien dirigé pour le broyer inévitablement... tout cela était machiné par une main mystérieuse... la main d'un ennemi mortel... Mais auquel s'en prendre ? A Bulger qu'il a frappé durement ?... A Wiggins qu'il a nargué en paroles le soir de l'arrivée d'Edith ?... aux deux ensemble ?...

Mais, subitement, une idée lui traverse le cerveau : s'il écoutait ce qu'ils disent ?... Aussitôt pensé, aussitôt décidé, le voilà qui s'engage en rampant derrière les troncs dont la clairière est pleine... il s'approche, retenant son souffle... Tout à coup, il s'aperçoit que

l'arbre couché sur lequel sont assis ou accoudés les trois personnages, n'est plus qu'un fût évidé... Comme il lui sera facile de s'introduire à l'intérieur et d'y écouter, en toute sécurité, les petites histoires à coup sûr fort intéressantes que les trois compères vont se raconter sans méfiance, bien persuadés qu'ils n'ont pour tous témoins que ces troncs abattus, le ciel et la brise !...

* * *

A peine William était-il installé dans sa cachette, qu'un bûcheron traversa la clairière en courant.

— Chut ! fit-il à Bulger avec le geste du silence : l'index sur les lèvres.

Puis, lui montrant en clignant de l'œil le tronc évidé, il lui dit tout haut cette phrase à double sens :

— Belle journée, n'est-ce pas, pour chasser les lièvres dans leur terrier ?

L'astucieux Bulger saisit immédiatement le sens caché de cette exclamation en apparence bien inoffensive. Pour ne pas donner l'éveil à William, ils feignirent d'allumer tranquillement leurs pipes en se passant un briquet, de parler du temps, du gibier, de la qualité du bois scié dans ce coin, des dégâts causés par la récente inondation.

Puis, tout à coup, Bulger s'écria :

— A propos, que fait donc ici cette bûche ?...

Si nous l'envoyons faire un tour dans la rivière ?

Et, sans perdre une seconde, ils se saisirent de longs leviers qui traînaient à proximité, de ces leviers en bois qui servent à rouler les rois de la forêt abattus, et ils conduisirent le tronc creux jusqu'à une glissière aménagée tout à côté afin de mener des arbres à la rivière où le courant les saisit et les transporte économiquement et rapidement jusqu'à un barrage voisin de la scierie.

William ne s'attendait nullement, à ce qui lui arriva ; aussi lorsqu'il se sentit roulé puis engagé sur la glissière, resta-t-il bien incapable de faire le moindre mouvement, car, s'il avait tenté de sortir, il eût risqué d'être, sinon écrasé par la lourde masse en mouvement, du moins abattu à bout portant d'un coup de revolver.

Il se sentit tout à coup filer dans sa longue prison, sur une pente rapide, à une vitesse vertigineuse... A ce moment, il aperçut ses ennemis qui ricanaient, tout là-haut, au sommet de la glissière... il eût encore le temps et la présence d'esprit de leur dépêcher, avec son revolver, quelques balles qui se perdirent dans les branches... puis, son étrange véhicule, parvenu au bout de sa course, s'enlevait subitement avec un bond formidable, et pénétrait à toute vitesse dans la rivière profonde.

FIN DU DEUXIÈME ÉPISODE

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

La Bible à l'Opéra.

Parmi tant d'opéras composés sur des sujets bibliques, nous avons eu *Moïse*, de Rossini ; *Samson et Dalila*, de C. Saint-Saëns ; *Eve*, de Massenet ; *Ruth et Booz*, de César Franck.

Prochainement, pour être précis, pendant le mois de mai, nous aurons à l'Opéra de grandes représentations cinématographiques de *La Bible*.

Ce grand Film d'origine italienne aurait coûté, dit-on, 35.000.000 de lires !... Il fut très admiré ces soirs derniers par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Paul Léon, M. Rouché, le Directeur d'un de nos grands quotidiens et du chef d'orchestre qui doit être chargé de l'adaptation musicale.

De la gravure au Cinéma.

Le graveur orientaliste Louis Godefroy, séduit par la plastique cinématographique, véritable eau-forte vivante, achève actuellement le découpage du deuxième scénario d'une série originale dont les diverses péripéties conduiront trois protagonistes européens (deux hommes et une jeune femme), des bords de la Méditerranée aux contrées merveilleuses de l'Extrême-Asie. Autour de ces interprètes principaux évolueront des indigènes recrutés dans les divers pays traversés, donnant ainsi une couleur locale des plus réalistes.

Le premier de ces scénarios, encore inédits, est *Le Bracelet de Siva*, roman sentimental en 6 épisodes, et le second, dont le découpage sera achevé dans quelques semaines, est intitulé : *Le Papillon bleu*, film d'aventures à la Conan Doyle, rendues plus étranges encore par les milieux exotiques où se déroulent ses 8 épisodes.

La série se complètera ensuite par *Un Typhon passa*, étude philosophique et sociale en six épisodes. *Le Puits 113*, roman de mœurs coloniales en 6 épisodes ; et une adaptation en 4 parties de la nouvelle d'Edgar Allan Poe : *Le Scarabée d'Or*.

En Belgique.

L'INEPTE loi qui interdit depuis le 1^{er} Mars l'entrée des cinémas aux mineurs âgés de moins de 16 ans, entraîne quantité de petits établissements vers la faillite.

Or, le beau film de Louis Forest ; *Les Mystères du ciel*, n'a pas trouvé grâce ; conçu pour l'enfance, il fut le premier frappé. On se demande quel mal peut exercer le cinéma sur les enfants au maillot qui dorment sur les bras de la maman ? Le mieux est souvent ennemi du bien ! Il est vrai que jadis on s'effraya du gaz, du chemin de fer, voire du pétrole.

Le Gosse

A la suite de notre dernier article sur Charlot, de nombreux lecteurs nous demandent des précisions sur le dernier film de Charlie Chaplin : *The Kid (Le Gosse)*. Cette bande obtient actuellement un succès prodigieux aux Etats-Unis. Nous la verrons en France dans quelques mois et nous pourrions juger alors la nouvelle formule du grand comique, formule de tendresse et de pitié parmi les trouvailles habituelles de son sens aigu d'observateur.

A grand artiste grand rôle.

Le grand artiste Henry Krauss, dont nous avons publié la biographie dans notre dernier numéro, tourne, en ce moment, un très grand rôle de révolutionnaire internationaliste, Jean Sarras, dans *L'Empereur des Pauvres*, que met en scène un maréchal du film, M. René Leprince.

Où Bout-de-Zan reparait.

Au théâtre de la *Gallo-Film*, M. Dumont termine un film dont le principal interprète est Bout-de-Zan, qui se distingue cette fois. L'action se passe de nos jours avec des épisodes tristes et gais.

ALBUM OFFICIEL

du CONCOURS de BEAUTE des PROVINCES de FRANCE

(Publié par le " JOURNAL ". Édité par " COMEDIA ILLUSTRÉ ")

Dans ce magnifique album seront reproduits les portraits de toutes les lauréates du concours, dans leurs costumes régionaux.

Prix de Souscription : 15 francs

Ce prix sera porté à 20 fr. dès l'apparition Adresser demandes et mandats au " Journal " 100, Rue de Richelieu.

SPLENDID- CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle
Direction artistique : G. Messie
Grand orchestre symphonique : A. Leduc
Programme du 15 au 21 avril 1921

Pathé-Journal : Actualités au jour le jour.

LA FAVORITE DU MAHARAJAH

4^e Episode : — Le Piège

Intermède ALIOT Maurice

Dans ses œuvres.

MAITRE EVORA

Très beau film conçu et interprété par Mme Régina Badet. — Adapté et mis en scène par Gaston Roudès. — Autres interprètes : Pierre Pradier du Théâtre Sarah-Bernhardt, Milles R. Devirys, du Palais-Royal, Louise Colliney, de l'Odéon. MM. James Douglas, Constant Rémy, du Théâtre Marigny, et Maurice Schutz, du Théâtre Sarah-Bernhardt.

LA FAUTE D'ODETTE MARÉCHAL

Magnifique drame français en 5 parties. — Scénario et mise en scène de Henry Roussel. — Interprété par Mmes Emmy Lynn, Jeanne Brindeau, MM. Jean Toulout, Romuald Joubé, André Dubosc et Decour.

CHARLOT PAPA

Comique

A l'Orchestre : Surcouff (sélection.)

Tous les Jeudis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la jeunesse

La semaine prochaine : Programme sensationnel

LE RÊVE, d'Emile Zola ; L'ÂME DE KOURA-SAN, avec Sessue Hayakawa, et le premier Episode de L'HOMME AUX TROIS MASQUES, d'Arthur Bernède.

PETITE CORRESPONDANCE

“ IRIS ” répond aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine). Il prie ses correspondants de suivre attentivement cette rubrique où, dans les numéros déjà parus, ils trouveront des réponses allant au devant de leurs questions.

13 octobre. *Le Soupçon*. — J'en doute. Je crois qu'ils se sont entièrement consacrés au théâtre. Vous pouvez écrire à M. Lagrenée, au théâtre des Arts, boulevard des Batignolles, nous ignorons les deux autres adresses.

G. Ternbais, Lyon. — 18 ans. — Ecrivez à MM. L. Feuillade, L. Poirier, L'Herbier, chez Gaumont.

Ernest Lager. — Environ 40 ans. Nice, 23, rue de la Buffa.

Fascination. — Ecrivez-lui à l'Eclipse, 94, rue Saint-Lazare. Son tour viendra.

Christiane. — Ecrivez-lui à la Vitagraph, à New-York.

5 Elie 5. — Vous pouvez lui écrire en français, aux films Osso, 116, rue du Faubourg-Saint-Honoré, peut-être répondra-t-elle à vos questions.

Sonia de W. — *Les Deux Gamines* est son premier film, écrivez-lui chez Gaumont.

Chong. — Nous parlerons prochainement de Pina Menichelli.

Marc Esrog. — Mlle Louise Colliney est une artiste de l'Odéon; c'est elle, en effet, que l'on voit dans *L'Effroyable Doute*; adressez-vous à un metteur en scène.

Memo et José del Davezoto. — 1° Suzanne Grandais fut tuée sur le coup; 2° vous êtes vraiment trop indiscrets.

Jacqueline. — A quel titre voulez-vous que nous publions votre photographie? Etes-vous « star »? Nous serons bientôt à même de vous vendre des photographies, mais il faut que vous patiez un peu pour cela. L'artiste dont vous parlez habite Nice pour le moment.

Tchi-Dkoï. — 1° Je ne connais pas cette adresse; 2° écrivez à Bout-de-Zan aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris.

M. M. B. — Non, Pearl White n'a pas tourné dans *Le Fauve de la Sierra*, mais il paraît que nous la verrons un jour dans *La Fille du Fauve*, de la Fox-Film, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec *Le Fauve de la Sierra*.

Rai-Hô-Bagh. — 1° Prochainement; c'est un conte d'Alfred Machard où vous verrez le petit Touzé, les petites Jentès et Simone Genevois; 2° à un metteur en scène.

Roger M. — 1° Arnold Daly est Justin Clarel dans *Les Mystères de New-York*; 2° la couverture de *Cinémagazine* ne vous plaît donc pas?

Simone S. — 1° Ne connaissons pas cette adresse, mais nous pourrions bientôt vous vendre les photographies des vedettes de l'écran; 2° voici la distribution de *Barrabas*: M. Herman (Jacques Varèse), M. Mathé (Raoul de Nérac), Biscot (Biscotin), J. Bréon (Laws Mortimer), G. Michel (Stréltitz), A. Meyer (Rougier), Mmes Lugane (Laure d'Hérigny), Rollette (Biscotine); 3° une quinzaine d'années.

Stellio de Villarès. — 1° Antonio Moreno est Harvey Gresham dans *La Maison de la Haine*; 2° Nox était Pierre Dartigue dans *Le Penseur*.

Rosette. — Henri Bosé: Phocéa-Film, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille; oui.

Eléonore Vimont. — Cette artiste tourne toujours en Amérique; seule l'importation de ces films en France est irrégulière.

Malikoko R. N. — 1° C'est probable, puisque déjà, l'auteur a permis l'adaptation pour *L'Atlantide* et pour *Don Carlos*; 2° et 3° oui, les artistes, dans ce cas, portent un maillot.

Maud R. 22. — 1° Voici les interprètes de *Travail*: Léon Mathot, Raphaël Duflos, Camille Bert, Marc Gérard, Gilbert Dalleu, Raymond Fabre, Peyrière, Delaunay, Huguette Duflos, Claude Mérelle, Andrée Lyonel, Juliette Clarens, S. Damoury, le petit Fabien, Simone Genevois; 2° les interprètes du *Secret de Rosette Lambert* sont: Miss Lois Mérédith, Mlle Sylvia Grey, Camille Bert, Debain.

Davesne. — Cet article paraîtra dans *Cinémagazine*, c'est tout ce que nous pouvons vous dire; suivez nos publications.

Maine curieuse. — 1° George Larkin dans *Le Tigre Saaré*; 2° Nelly Cormon est Mercédès dans *Le Comte de Monte-Cristo*.

Raymond V. — Oui, pour certains passages.

As d'Atout. — 1° Si vous lisiez attentivement *Cinémagazine*, vous auriez trouvé la réponse à votre première question, dans les articles de notre collaborateur Hébertal; 2° oui, tous ces films ont été tournés par M. Mercanton lui-même; 3° le 23 de la rue de la Michodière est l'adresse de la Société des films Merqanton.

Petite Méridionale. — 1° Léon Mathot est marié à une cantatrice, Mme Mary Tiard; oui. 2° Huguette Duflos est mariée à Raphaël Duflos.

Miss Thérèse. — Non. Si elle a pris un pseudonyme, c'est qu'elle ne désire pas être connue du public sous son nom véritable.

I. Couvroc. — Et son nom seul me dispense d'en dire plus long, chante-t-on dans *La Belle Hélène*.

Lucien Lamotte. — Nous vous donnerons satisfaction bientôt. Ecrivez-lui au Film d'Art, 12, rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine.

Un Cineman. — 1° Ce n'est encore qu'un espoir à peu près réalisé. Ecrivez à la maison Gaumont, expliquez-lui votre cas, elle se fera un plaisir de vous envoyer tous les chapitres de ce ciné-roman.

J. Emma Hubert. — Charlot joue dans ce film les deux rôles. *Gigolette* paraîtra pour le public dans deux ou trois mois. Cette enfant a beaucoup d'avenir.

Fleur de Liane. — Il est très bien dans son emploi. M. Servais seul peut le dire, mais le film a-t-il été terminé?

R. D. Dorner. — Adressez-vous à toutes les firmes françaises et étrangères qui vous donneront satisfaction « contre remboursement ». Cette artiste doit avoir une trentaine d'années.

Gaston. — Voyez dans les studios les régisseurs qui vous emploieront selon vos qualités.

Boucle Brune. — Ecrivez à la S. C. A. G. L. 30, rue Louis-le-Grand.

Germaine de France. — Elle est Russe. Ecrivez-lui aux films Ermolieff, 106, rue Richelieu.

Un enragé de cinéma. — Très prochainement. Aucun. A débuté au théâtre, a joué, non sans talent, quelques films et s'est classée parmi nos meilleurs étoiles avec *La Sultane de l'Amour*, *La Croisade* et *La Montée vers l'Acropole*.

IRIS

LES PETITES ANNONCES DE " CINÉMAGAZINE "

Le prix de l'insertion (la ligne DEUX FRANCS) doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes

A VENDRE pour cause de départ. CINÉMA. 350 places; absolument neuf, venant d'être construit sur les derniers modèles de sécurité contre l'incendie; machine américaine "Power" dernier modèle, piano neuf. Prix 80.000 comptant. Intermédiaires s'abstenir. S'adresser **E. S.** Bureau du Journal.

E COLE CINÉMA, 66, rue de Bondy, Paris (X^e), Cours de projection et prise de vues, Nord 67-52 — 89-22.

RÉPARATION, phono, photo, ciné, etc., app. photo, obtur. livré en 4 jours. **GAGET**, 13, rue du Buisson St-Louis, Paris, X^e

EX-dir. ciné, ex. ref. 25 ans, dem. pl. opér. ou autre. **Sauneron**, 37, r. des Cordelières, Paris, 13^e

JEUNE homme 17 ans, désire correspondre av. jeune fille aimant le cinéma et habitant la France. Ecr. *Mono Alexis*, 40, r. de la Lyre, Alger.

ROYAL-HOTEL-St-MART Sur le Parc, Royat (P. de D.) Table de régime.

ACHAT Bons de la Défense et titres non cotés, 53, F.-Montmartre (9^e) Banque Baumgarten.

POUR 8 FR. Votre portrait émail couleurs sur une mignonne glace de poche; curieux travail artistique. Env. photo à **J. Bleuse**, 21, r. d'Alger, St-Quentin.

GASTON HUE, Libraire

Paris. — 3, Quai Saint-Michel, 3. — Paris

Le Musée Cosmopolite 1863

Costumes populaires de diverses nations: France, Suisse, Hollande, Turquie, Allemagne, Italie, Espagne, Russie.

30 collections d'environ 300 planches de costumes d'après nature, finement dessinés, gravés sur acier, colorisés à l'aquarelle par: Camte, Calixte, Al. Val, Maurice Portier, etc...

Hauteur des personnages 15 c/m. — En carton avec titres

Par planche: 1 franc. — Remise 25 0/0.

Envoi de spécimen en 2 planches: 1 fr. en timbres-poste

LA

CREME ACTIVA

"radioactive"

AFFINE LA PEAU
ECLAIRCIT LE TEINT
EFFACE LES RIDES

EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

STUDIO-ÉCOLE MARQUISETTE

5, Rue Laffitte - Grands Boulevards

LE CINÉMA POUR TOUS

Etes-vous photogénique ?

On vous le fera voir au
STUDIO-ÉCOLE

Une bande cinématographique

Comme une douzaine de cartes-album

Chez **MARQUISETTE** on tourne

On prend des leçons enregistrées

Et l'on y fait

De la prise de vues, de la mise en scène

Entreprise de films-publicité

Spécialité de Dessins animés

Prix à forfait

Mariages, Baptêmes, Anniversaires

On enregistre tout

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7 rue Rochecouart, Paris.

Lé Directeur-Gérant: JEAN-PASCAL.

N° 13 - 15-21 Avril 1921

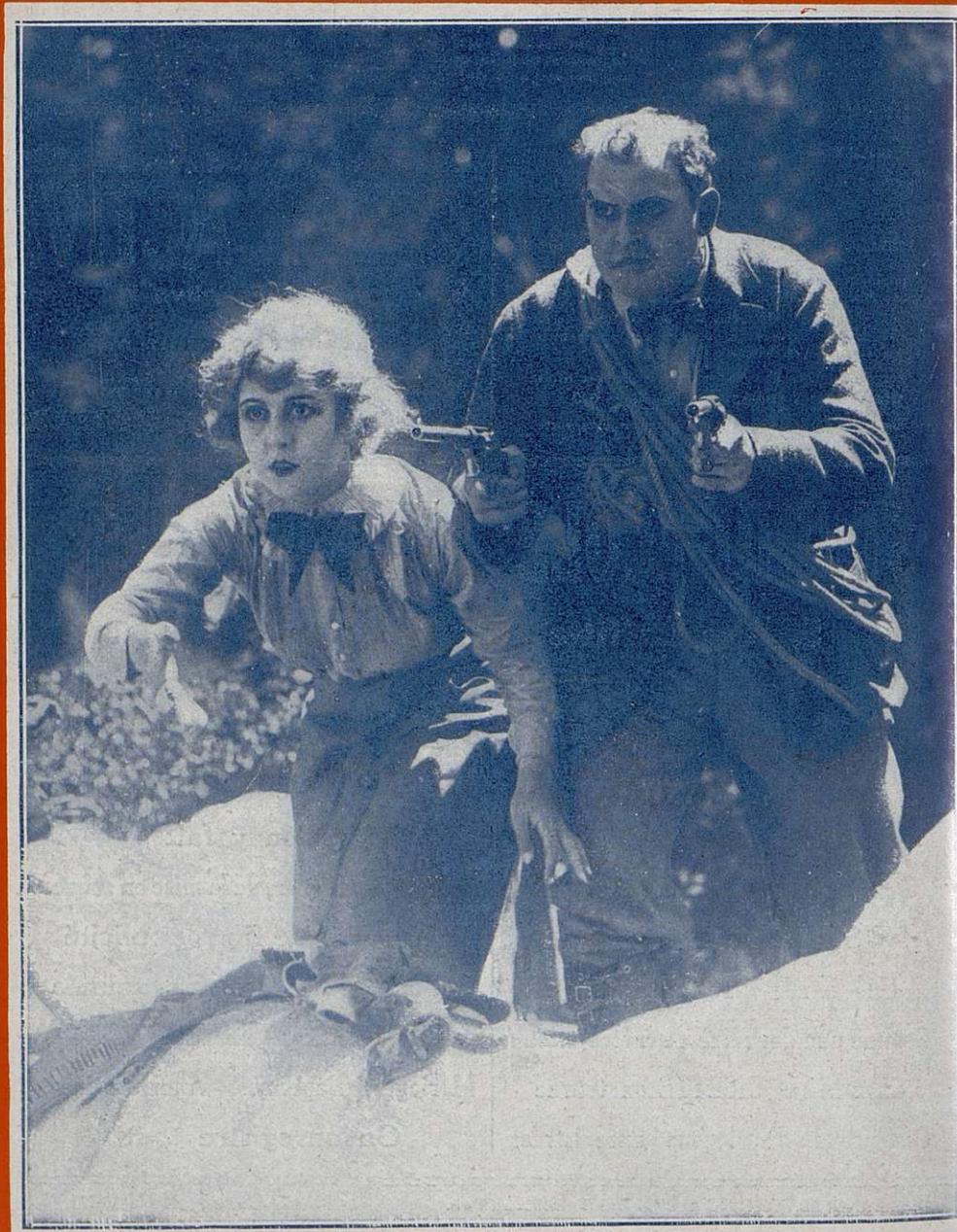
LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro
le 2^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



— Ils prirent leur course à travers bois

CLICHÉ VITAGRAPH